

« Ne cherchons pas si nous appartenons à une race supérieure : prouvons-le ! »

EDOUARD MONTPETIT.

Ce que dit la Jeunesse...

À PARAÎTRE :

Conférences de 1919-1920

Ce que dit la Jeunesse...

CONFÉRENCES

PRONONCÉES SOUS LES AUSPICES DE

L'ASSOCIATION DES ÉTUDIANTS DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

Préface de l'honorable M. Athanase David



MONTRÉAL
La Société des Conférences, éditeurs
399, Avenue Viger
1920

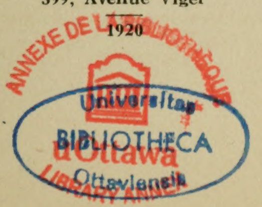


Table des matières

Avertissement

Avant de reprocher aux jeunes leur dilettantisme, ne serait-il pas mieux d'en rechercher les causes pour les faire disparaître. Le travail intellectuel est-il suffisamment encouragé chez nous ? Nous en doutons. L'absence presque complète d'influence ambiante qui activerait la pensée, n'est pas de nature à vaincre la répugnance pour l'effort, inhérente à notre nature. Le manque de culture et l'indifférence du public pour les travaux de l'esprit, d'autre part, sont une faible incitation au travail. Il faut à la jeunesse un stimulant : d'où la nécessité de créer un foyer de la pensée et d'engager les classes dirigeantes à s'y intéresser. L'opinion des jeunes pour s'exprimer avec vérité a besoin de sympathie. Nous devons convenir, cependant, qu'un progrès sensible s'est manifesté depuis quelques années : des écrivains se révèlent, des œuvres surgissent. L'art est plus apprécié. Mais là encore l'effort est amoindri par le fractionnement en écoles, en groupements unis par un lien factice, résultant d'une simple conformité de doctrine ou d'une

similitude d'expression. Ces « forces nouvelles » devraient plutôt se grouper pour faire un tout solide au lieu d'alimenter des querelles de mots ou des discussions stériles quand elles ne sont pas ridicules. Nous avons besoin de toute l'activité des jeunes.

L'Association des Étudiants en Sciences commerciales a voulu donner à la jeunesse une occasion de se manifester en ouvrant, l'an dernier, une enquête sur les diverses questions susceptibles de l'intéresser. Quatre jeunes, chacun dans leur domaine respectif, répondirent à son interrogation. Le succès inespéré de cette tentative prouva que le mouvement était arrivé à l'heure opportune et donna naissance à la Société des Conférences.

La Société a cru que ces conférences, malgré des faiblesses inévitables, méritaient d'être répandues, afin de susciter de nouvelles initiatives. Elle a joint à ces textes, les présentations et les allocutions des présidents d'honneur, pour bien montrer l'influence des aînés sur le développement de la jeune mentalité.

L'Honorable Athanase David en acceptant d'écrire la préface de ce livre, nous apporte un nouveau témoignage de l'intérêt qu'il porte à la jeunesse.

La Société des Conférences espère que le public accueillera avec une encourageante sympathie l'expression d'une pensée qui s'essaie à considérer les problèmes divers de l'heure présente.

La Société des Conférences, *éditeurs*.

Montréal, 1er février 1920.

Préface

Dans tous les pays aujourd'hui, qu'il faille reconstruire matériellement ou moralement la Patrie, c'est vers la jeunesse qu'instinctivement on se tourne, vers la jeunesse qui est plus que jamais son avenir, sa vie ! Sans elle, en effet, sans son effort, sa volonté que les heurts et les chocs de la vie n'ont pas encore abattue ou diminuée, certains peuples que l'on voit accablés physiquement ou pécuniairement ne pourraient accomplir la résurrection que l'humanité exige d'eux.

Mais, fort heureusement, la jeunesse a su, dès le lendemain de la guerre, alourdir son front de pensées d'avenir et elle a eu aussi la force de décider qu'elle accepterait la part de responsabilité que le siècle fait peser sur elle.

Louise Duclos-Auricoste s'adressant à la jeunesse rançaise, dans un article récent, lui lance le cri qui doit être celui de toutes les nations qui ont décidé de s'affirmer par une conception immédiate du véritable devoir national : « Ce sont les jeunes qui rebâtiront !»

Nous vivons à une époque où le moindre recul devant l'effort, la moindre inclination à l'oisiveté, la

moindre nonchalance à profiter des circonstances peuvent être cause que le pays souffre.

Aussi, par contre, le moindre effort individuel a-t-il une valeur que le passé ne comprenait peut-être pas. Ne pourrait-on affirmer maintenant, sans plus surprendre, que toute organisation à base de jeunesse a le sceau de durée nécessaire pour faire vivre les œuvres qui naissent ?

En voyant ce qui se passe chez nous, nous avons raison, je crois, d'être satisfaits. De fait, la guerre était à peine déchaînée que déjà notre jeunesse, éclairée des enseignements de l'histoire qui s'écrivait là-bas sur les champs de bataille, se prit à réfléchir. *Sentant en elle sa puissance créatrice, elle envisageait dès lors l'avenir comme il faut l'envisager, c'est-à-dire non plus seulement avec son cœur, mais avec les lumières de sa raison et la perspicacité de son jugement. Et grâce à cette lucidité courageuse, notre jeunesse comprit combien elle pouvait se dévouer, et comme elle devait servir.*

D'ailleurs un pressentiment l'habitait déjà, et les psychologues le retrouveront chez toute la génération héroïque et quasi surhumaine que la guerre a prise et élevée. Les jeunes hommes d'aujourd'hui ont tous grandis avec l'envie du sacrifice et du dévouement; et, destinée rare et enviable, tous, ils ont eu l'occasion et l'ont encore de satisfaire cette envie noble qui donne plus de prix à leur vie.

Ce livre, qu'on me demande de présenter, est un nouveau signe du noble souci qui préoccupe notre jeunesse : préparer l'avenir. On sentira, en parcourant ces pages remarquables, qu'elle consacre à cette tâche utile le meilleur de sa pensée et de son intelligence.

Jeunes gens de chez nous, vous sentez bien comme l'avenir a besoin de vous. Et ceux qui vous voient monter ne peuvent qu'être rassurés et réconfortés en songeant à demain, car ils distinguent dans votre clair regard, non seulement un sain enthousiasme et une ardeur victorieuse, mais aussi la conviction que, pour atteindre notre grand objectif national, il faut, comme arme, le travail.

Athanase DAVID,
Secrétaire provincial.

LA

Société des Conférences

DE

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

Université de Montréal)

1919-1920

COMITÉ D'HONNEUR :

Mgr GEORGES GAUTHIER - M. JOSEPH QUINTAL
Présidents

M. HENRY LAUREYS - M. EDOUARD MONTPETIT
Vice-présidents

COMITÉ ACTIF :

MM. ANATOLE DÉSY, *président*
VALMORE GRATTON, *secrétaire*
JEAN-BTE GUÉRIN, *sec.-adjoint*
LOUIS CODERRE, *trésorier*
JOSEPH ARBOUR, *publiciste*

PREMIÈRE CONFÉRENCE

SALLE SAINT-SULPICE
Le lundi soir 24 février 1919

Notre But

Monsieur le Président,[1]

Monseigneur,

Mesdames, Messieurs,

A cette heure où notre race commence à serrer les rangs et à se demander si nos morts ne laissent pas un vide qu'on ne remplira jamais, il importe que la génération nouvelle, cessant un moment d'écouter les enseignements de ses aînés, monte à son tour à la tribune, raconte ses luttes, tente d'abattre les préjugés amassés contre elle, et donne à ses aspirations une forme et une couleur autour desquelles elle puisse se rallier comme autour d'un drapeau.

On n'a peut-être pas assez confiance en notre jeunesse. Ne la connaissant pas ou la connaissant mal, on doute d'elle. Et la jeunesse, emportée par l'opinion générale, finit par n'avoir plus en elle même qu'une foi bien tiède. Elle s'avoue inférieure à la génération précédente et, si elle ne s'analyse franchement, si elle ne reconnaît que ses qualités

[1] M. Jean-Baptiste Lagacé.
Mgr Georges Gauthier.

contrebalancent ses défauts, elle est destinée à tomber dans la molle quiétude où se calfeutrait notre race avant le réveil national superbement claironné par la poignée d'hommes qui, au commencement de ce siècle, avaient eux-mêmes vingt ans.

Pour que la jeunesse se connaisse mieux et se fasse mieux connaître, nous avons institué une enquête qui l'embrassera dans toutes ses activités. Nous avons cru qu'il valait mieux ne pas la confier, cette enquête, à nos aînés : ne voient-ils pas la jeunesse à travers leur âme, souvent autre qu'elle n'est ! Les jeunes, sentant battre leur cœur, savent quand il s'arrête et à quel moment il recommence à s'agiter Voilà pourquoi nos conférences seron données par des jeunes.

Ils vous diront l'attitude de la jeunesse à l'égard de l'Art, des questions sociales et de l'Histoire. Ils vous diront aussi qu'elle ne conçoit pas assez l'importance grandissante du facteur économique, que si nous persistons à ne pas vouloir faire de nos futurs industriels, de nos futurs commerçants, de nos futurs financiers des compétences capables de cultiver les idées générales, nous aurons beau, en Art, être supérieurs à l'autre race, inévitablement nous cheminerons vers la faillite totale.

C'est pour affirmer l'importance des luttes économiques à soutenir que nous, étudiants de l'École

des Hautes Études commerciales, avons pris la direction de cette enquête ayant pour objet de savoir si la jeunesse a conscience de ses responsabilités. Et voici l'une des conclusions que nous atteindrons sans doute. Si la jeune génération se confine comme par le passé dans le domaine politique, si elle déverse ses meilleurs éléments dans les carrières libérales, elle commet une faute irréparable. Conçoit-elle au contraire la nécessité de mettre entre nous et l'autre race le rempart de la richesse, elle peut espérer que notre histoire aura des lendemains, que nous pourrons cultiver librement notre génie latin, que le rameau français demeurera vivace en terre d'Amérique.

Nous avons voulu que notre première conférence fût sur l'Art. M. Pierre Dupuy est un étudiant en Droit. Je ne lui rendrai pas le mauvais service de le complimenter d'avance, ni celui, plus mauvais encore, de vous résumer ce qu'il va dire. Vous n'êtes venus entendre qu'un seul conférencier. Le meilleur service à lui rendre, c'est de lui céder tout de suite la place en m'excusant d'avoir retardé le plaisir que vous aurez à l'écouter.

Jean NOLIN,

Président de l'Association des Etudiants en Sciences commerciales.

L'ART ET LA JEUNESSE

Un sujet est difficile à ceux qui le vivent. Forcément, chacun d'eux n'en voit qu'un certain aspect : le sien. Voilà pourquoi l'étude que j'apporte, basée sur une enquête très restreinte, ne pourra couvrir toute cette question de l'Art. J'ai voulu répondre à ce que demandaient les organisateurs de ces conférences : Doit-on s'occuper de l'Art ? Pourquoi et comment ?

L'homme toujours aspira vers le mieux. Selon sa culture et son intelligence, il conçut une vie supérieure, idéale, où toutes ses facultés vibreraient à l'unisson, où l'on ne verrait pas les quotidiennes laideurs, une vie de sérénité, de lumière et d'amour. Autrefois, dans l'antiquité, ce désir fit naître des religions. Puis, vinrent des êtres privilégiés qui réussirent à connaître vraiment ce que d'autres avaient entrevu dans le vague du rêve. Ce monde suprasensible divulgua son mystère. Il fut leur prédilection, leur bonheur. Mais ces êtres, si privilégiés qu'ils fussent, restaient hommes, liés à la matière, aux choses extérieures. Leur élévation hors du réel, souvent facile, ne se prolongeait

pas à leur gré. C'est alors qu'ils choisirent autour d'eux, dans la nature, pour les revêtir de la beauté qu'ils aimaient, des êtres et des choses qui seraient la forme concrète de leur idéal.

Dès ce moment, l'Art exista.

L'histoire est venue, plus tard, consacrer le nom de ces artistes. Elle les a placés à côté des rois et des conquérants, et l'immortalité, dont elle les accompagne, est une preuve de l'excellence de leurs œuvres et de l'art lui-même.

Chez tous les peuples civilisés, la culture artistique est une supériorité. Chaque homme doit la vouloir et y tendre. S'il possède en lui le feu sacré, c'est une mission : il se doit à son œuvre. Qu'il travaille pour être heureux et aussi pour tous ceux qui, par lui, deviendront meilleurs ! Les autres, la foule des non-prédestinés, doivent eux-mêmes ne pas être indifférents, surtout dans leur jeunesse. Le temps qu'ils lui donneront ne sera pas regretté. Aux heures de loisir, l'art apaisera leurs nerfs surexcités. Il sait les harmonies voulues, les formes bienfaisantes et la douceur des mots. Quand l'énergie des vingt ans déborde en nous, il est un dérivatif, il endigue pour mieux utiliser. Les joies qu'il promet sont nobles et saines, jamais elles ne laissent désabusé. De plus, c'est le temps, lorsque l'intelligence et l'âme sont neuves, de les façonner,

de les soumettre à une empreinte durable. L'art s'offre à tous... Puisse un plus grand nombre de jeunes l'aimer à l'avenir !

Comme peuple aussi, nous devons tendre à l'art. Une Renaissance nouvelle s'accomplit en ce moment sous nos yeux. Au XVIe siècle, on vit la Renaissance de l'homme. Il réclamait le développement de sa personnalité. Il se voulait libre, libre de tout, et son ardeur reprochait volontiers au Moyen-Age des rigueurs qu'il n'avait pas eu l'imagination d'inventer. Les conséquences de cette réaction sont connues. L'Humanisme d'abord, ancêtre des sciences et des lettres en France et dans les pays voisins, et l'autre, plus funeste, la Réforme qui, venue d'Allemagne, devait ensanglanter une partie de l'Europe.

Aujourd'hui, ce sont les peuples qui veulent renaître. Les plus humbles, ceux jusqu'ici méprisés, font valoir leur droit de vivre. Par tous les moyens, ils prouvent leur personnalité ethnique. L'unité des traditions, l'unité des aspirations, ils la montrent chez leurs poètes, chez leurs artistes, qui furent les interprètes de l'âme nationale. Qu'il est grand, l'Art qui délivre les peuples !

Et nous, qu'une évolution normale entraîne vers un terme certain, n'aurons-nous rien, un jour, à faire voir ? Il est temps d'y songer. Même dans

nos luttes présentes une œuvre canadienne et française nous serait profitable. En attirant sur elle la sympathie des intellectuels à l'étranger, en leur disant ce que nous sommes et ce que nous voulons devenir, peut-être créerait-elle chez eux cette cordialité dont nous avons tant besoin. J'en viens à un exemple plus concret. Supposons qu'un auteur de chez nous publie demain un volume admiré de tous, ici comme en France, Voilà cette légende de notre patois tuée de nouveau, voilà une preuve du bel usage que nous savons faire de la langue française. Et lorsqu'on voudra nous l'enlever, tous nos amis, tous les admirateurs de l'Œuvre, sauront protester si fort que nos adversaires, devant cette réprobation générale, seront eux-mêmes dégoûtés de leur triste besogne.

* * *

Bien qu'il soit plus logique d'étudier séparément les Belles-Lettres et les Beaux-Arts, vous me permettrez, ce soir, de parler un peu de notre littérature. Pour elle, nous avons fait presque tous nos efforts, et en retour, elle nous a très peu donné. Sans doute, nous comptons des auteurs, mais la plupart sont remarquables par leur bonne volonté. A leur sujet, nous ne pouvons mieux faire que de suivre le conseil donné par Charles Maurras à ses

amis : « Otons notre chapeau, ôtons-le le plus bas possible, mais craignons de laisser s'enrhumer le bon sens. »

Les aptitudes littéraires commencent à se manifester entre 16 et 18 ans. A cet âge, le jeune homme doit rencontrer quelqu'un assez averti dans l'art du style, pour découvrir son talent. Cette personne, aussitôt, le fera écrire sur différents sujets, qui dégageront son originalité. C'est le principe qu'il faut mettre à la base de toute formation littéraire : ne pas contraindre une sensibilité, un tempérament à travailler contre lui-même.

Puis viennent immédiatement ensuite, les deux grandes difficultés : apprendre à voir et apprendre à lire. Ce n'est pas si simple qu'on le croit. La plupart des gens regardent, mais ne voient pas. Alphonse Daudet, je pense, interrogea sur la couleur du pommeau de son escalier Hugues le Roux, venu pour lui soumettre ses premiers écrits et savoir s'il avait chance de réussir en littérature. Flaubert disait à Maupassant : « Quand vous passez devant un épicier assis sur sa porte, devant un concierge qui fume sa pipe, devant une station de fiacres, montrez-moi cet épicier et ce concierge, leur pose, toute leur apparence physique contenant aussi, indiquée, par l'adresse de l'image, toute leur nature morale, de façon à ce que je ne les confonde

avec aucun autre épicier ou avec aucun autre concierge et faites-moi voir, par un seul mot, en quoi un cheval de fiacre ne ressemble pas aux cinquante autres qui le suivent et le précèdent. » Voir, c'est découvrir le caractère distinctif des choses, c'est comparer ce qu'elles ont d'essentiel avec leurs accessoires. Et puis, il y a voir en soi, dégager ses propres sentiments de ce qui est emprunté, oublier ses lectures, ses conversations, pour ne prendre et n'exprimer que le produit de son cerveau et de son cœur. Tout cela demande un entraînement qu'on ne saurait commencer trop tôt.

Nous lisons beaucoup et mal. Cet homme souhaité que j'ai mis, comme une fée bienfaisante, près de notre écrivain naissant, saura lui indiquer ce qu'il doit lire. Une liste d'auteurs est bientôt faite; mais chacun d'eux concourra-t-il au développement voulu ? Là, est l'important. Autant que possible, il faut lire à voix haute. Alors, non seulement le fond intéresse, mais aussi la forme, la magie du style avec son rythme, ses élégances d'épithètes et toutes ses richesses verbales. Quand un jeune homme s'écrie devant une page : « Ah ! que c'est beau ! » il a plus appris dans l'art d'écrire que s'il connaissait par cœur toutes les figures du style. Auguste Dorchain, dans son « Art des Vers », n'emploie pas d'autre moyen pour définir

la poésie. Il recommande au lecteur de se recueillir et de réciter à voix haute les deux strophes si connues mais toujours belles que Victor Hugo intitula : Extase.

J'étais seul, près des flots, par une nuit d'étoiles
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
Et les bois, et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu ;
Et les flots bleus que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :
C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu !

Pour lire avec profit, il faut avoir une plume à la main. Après s'être abandonné à l'émotion des sentiments qu'exprime un chapitre, on le reprend pour voir le choix et l'agencement des termes, souligner les inconnus, enfin, étudier tous les détails du style. Ce n'est pas toujours amusant, mais si indispensable à l'acquisition d'un vocabulaire, qu'on ne saurait s'en passer. Celui qui veut réussir n'est pas rebuté par ces efforts. Malheureusement, ils sont trop nombreux, ceux à qui on ne les a jamais demandés.

Le jeune homme a vingt ans. Il s'est plié aux exigences de la préparation : sa phrase est claire, souple et correcte. Maintenant le voici libre avec ses espérances. Que fera-t-il ? Le travail personnel, dans la solitude, chez soi ou à la bibliothèque, est sans aucun doute le plus nécessaire. Mais il diminue, il use l'enthousiasme. En voyant accumulés devant soi tous ces chefs-d'œuvre, on doute, on désespère. C'est alors qu'il faut l'ambiance, celle du maître, du cénacle et du public.

Combien de jeunes, ici au Canada, l'ont jeté ce cri que Barrès met dans la bouche de ses compatriotes adolescents : « O maître, maître, où es-tu ? » On est seul, quand il faudrait la chaude atmosphère d'un aîné. Ceux qui ont le prestige voulu sont indifférents ou préoccupés. On ne sait où les voir, on craint d'être importun ; et pendant ce temps les conseils des gens pratiques abondent. Vous les entendez ? « L'art est une folie... Le refuge des paresseux... Vous vous perdez, jeune homme.... Écoutez mon expérience »... Oh ! l'influence du maître à point nommé ! Il parle de son art avec une sorte de fanatisme qui électrise. Il réconforte dans la difficulté en prédisant les joies futures, celles que l'on éprouve à créer. Il recommande la paix du cœur, afin que la beauté de l'œuvre soit sereine. Et presque toujours, le disciple

en a des larmes dans les yeux. Demain, après une nuit de rêve, il s'éveillera joyeux et prêt au travail.

A toutes les époques de la littérature française, les auteurs crurent bon de se réunir. On vit la Pléiade chez Daurat, les Précieux à l'Hôtel de Rambouillet, les Romantiques chez Hugo, etc. Ici, sans vouloir faire de comparaison, je suis heureux de dire que nous avons quelques cénacles, où des jeunes commencent à travailler sous la direction de compétences. Ce bienfait est inappréciable. Mais à côté de ces groupes, il y a la Bohème. Quand on se rappelle qu'autrefois un poète a pu écrire d'elle : « Vive la sainte Bohême ! » il faut conclure que les temps sont bien changés. On y vit à la Murger, sans travail sérieux, et la littérature n'est là qu'en paravent. Jamais un débutant n'est trop averti de ces dangers. Toutefois si l'on entend par la Bohême, uniquement un certain négligé dans la tenue, le mal n'est pas inexcusable. Il est bien évident qu'un jeune littérateur ne peut avoir les préoccupations du faquin et du snob.

Reste le public, cet être bizarre, mystérieux et changeant qui tient du sphinx et du caméléon. Un jour, il s'éveille, il s'intéresse. Le lendemain, il passe indifférent. En général, l'article sur une question d'art ou de littérature n'est pas lu. Les livres de chez-nous sont dévorés... dans les gre-

niers des imprimeurs. Voici une revue qui s'en va, la seule ayant l'art pour but. Les directeurs furent intransigeants, peut-être. Mais quand même, elle méritait de vivre pour le souci de l'art qu'elle nous apportait.

Tous nos insuccès littéraires dans le passé s'expliquent par absence de culture.[1] Devant les faits les plus émouvants de l'histoire canadienne, devant les beautés de la nature qui nous entoure, devant les mœurs de nos paysans, de nos bûcherons et de nos pêcheurs, nous ne savons que faire. Il faudrait pouvoir choisir puisqu'il est impossible de tout rendre à la fois. Il faudrait que l'auteur obéit à son tempérament, un lyrique n'est pas chez lui dans le détail des mœurs, non plus qu'un observateur dans les épisodes historiques. Et surtout, il faudrait écrire avec art. Nous y parviendrons par le séjour en France.

Cette question est encore bien controversée. Plusieurs sont d'avis que nous avons, au Canada, tout ce qui est nécessaire pour réussir. Ils prétendent même que l'influence étrangère éloigne des sujets canadiens. A l'appui de leurs dires, les exemples ne manquent pas. Mais jusqu'à présent,

[1] Ces pages sur le régionalisme sont loin d'être complètes. Certaines rigueurs qu'elles contiennent devraient être atténuées. Il faudrait une conférence et même un livre entier sur cette question. Nous y reviendrons peut-être un jour.

on doit le remarquer, ceux qui passèrent là-bas manquaient de cette formation première, dont nous parlions tantôt. Seul, le goût des lettres les conduisait. Tout devait être acquis. C'est pourquoi l'ascendant des maîtres fut si grand qu'ils leur empruntèrent et le fond et la forme.

Le jeune Canadien ne doit chercher à Paris que le perfectionnement du style et l'affinement du goût. Aussi, avant son départ, il lui faudra, en plus de la préparation littéraire essentielle, s'être pénétré de nos paysages, de notre histoire, de nos mœurs, enfin des choses de chez nous. Elles lui constitueront une individualité assez forte pour résister aux influences étrangères. Nous sommes un peu dans la situation des provinciaux de France, des Belges et des Suisses. Alphonse Daudet, Rodenbach viennent apprendre dans la capitale les secrets de l'art, pour écrire ensuite, sur leur pays, de belles pages françaises. Pourquoi n'essaierions-nous pas de les imiter ?

On crut longtemps chez nos intellectuels que pour faire œuvre canadienne, il fallait se servir d'une langue déformée, se rapprochant le plus possible des conversations de nos bûcherons. C'est une erreur. Louis Hémon l'a prouvé dans son livre : Maria Chapdelaine. On peut rendre parfaitement le langage fruste et naïf, sans les nombreuses éli-

sions, que d'ailleurs les gens instruits, eux-mêmes, font en parlant. Une personne à qui, je suppose, le genre mentionné avait plû, donna comme exemple Mistral. Le cas est tout différent. L'auteur de Mireille avait à son usage une langue autrefois bien constituée. Plusieurs milliers de Provençaux l'employaient quotidiennement. Ici, au contraire, certains contes de Fréchette ne sont qu'un assemblage de jurons et de mots baroques, dont l'emploi varie d'individu à individu. Il n'y a pas matière à œuvre d'art. Peut-être ne faudrait-il pas chercher trop loin l'origine de ces légendes qui nous ont si fort ennuyés.

Le régionalisme, à cause de la revue que l'on sait, fit beaucoup gloser en ces derniers temps. Il y eut des professions de foi enthousiastes. La liberté de l'inspiration fut proclamée. Au terroir, on opposa ce qui est humain, et naturellement, l'humanité l'emporta. Mais, en littérature, il n'y a pas de ces frontières bien précises. Quand on a un cœur d'homme, exprimer ce qu'il ressent, c'est être humain. Un auteur le sera d'autant plus, qu'il fera partager son émotion à un plus grand nombre d'individus. Pour cela, il lui faut rendre un sentiment commun à tous, et nous n'en savons pas de plus répandu que l'amour du toit paternel et de la terre natale. Voilà comment le régionalisme peut se confondre avec l'humanité.

Sans doute, nous ne contestons à personne le droit de suivre l'inspiration, mais il est bien étonnant et malheureux que des auteurs, nés au Canada, ne puissent écrire deux lignes sur leur pays. Ce sont eux, qui cherchèrent en Europe le fond et la forme. Revenus ici, ils pensent et écrivent comme des Français, ils font de l'exotisme. Leur ascendance, le milieu de leur jeunesse, tout les portait vers un genre différent. Pour l'avoir ignoré, leurs chances de succès, aujourd'hui, sont rares. Peut-être, par des excentricités, réussiront-ils un moment à capter l'attention, mais la renommée durable leur est inaccessible. Ils n'ont pas derrière eux, la civilisation de l'écrivain de France. Leur sincérité, quoique vraie, est anormale.

Quant à introduire chez nous cette littérature de transition, il n'y a pas à y songer. Ceux qui essayèrent étaient assurés à l'avance de leur échec. On ne peut changer subitement l'état d'esprit d'une population entière. Ce qui, en Europe, est le résultat de longues transformations, s'adapte mal à un pays jeune et non préparé. D'ailleurs cela deviendrait-il possible, qu'il faudrait encore s'opposer. Car jamais, on doit s'en convaincre, l'auteur français dans son genre ne sera égalé par le canadien, et en continuant à l'imiter, nous risquerions d'oublier pour toujours nos sources d'inspira-

tion neuve. Oui, malgré l'opinion de certains étrangers qui ne veulent rien voir, elles existent. Dans la nature seulement, les forêts, les plaines de l'Ouest, notre fleuve, nos hivers présentent des beautés bien canadiennes. Il faut en être fiers, et avant tout, s'en servir.

Quelques mots sur la critique. On se plaît à lui donner une belle mission. « Sans elle, disent plusieurs, nos lettres ne sauraient progresser. » Entendons-nous. Il semble que la critique suppose déjà l'existence de l'œuvre, elle lui est postérieure. Son rôle n'est pas d'enseigner, mais de redresser. Or, jusqu'à présent, nous attendons cette œuvre. Nos rares essais ne devaient engendrer que de brefs commentaires. Nous avons préféré, sauf des exceptions heureuses, leur donner la forme ou de l'apothéose ou de l'aplatissement. Il faudrait chercher un juste milieu.

Dans un ancien numéro de la Revue Canadienne, M. Hector Fabre écrivait à ce sujet quelques lignes, qu'on jurerait signées d'hier. Des raisons qu'il apporte, voici la principale : Les auteurs dirigent eux-mêmes la critique. Ne parlons pas de celui qui juge son propre volume, il se croirait bien sot de ménager l'encensoir. Mais, le plus souvent, c'est un ami qu'on voit à l'œuvre. Auteur lui-même presque toujours, il est irrémédiablement

contraint à louer. Par amitié d'abord, ceux qui supportent bien la critique deviennent si rares, qu'il a peu de chance de trouver avec eux son protégé. Et ensuite, par bon sens. Des conseils, il peut en donner de vive voix. Tandis que dans un article, s'il veut tempérer ses éloges par une phrase, le lecteur ne verra que celle-là; le reste n'existe plus. D'après lui, l'imparfait ne vaut rien. Cette idée coûtera cher, tant que nous y persisterons.

L'éreintement est particulier à l'ignorance et à la rivalité. Quand une œuvre est nulle, elle ne mérite que le silence. Mais dès qu'au milieu de faiblesses, d'incorrections, se manifeste une aptitude, il ne faut pas tout raser d'un seul coup. Le rival juge d'après son œuvre. Ce qui la dépasse est vite raccourci avec indignation; ce qui est inférieur obtient un regard de pitié. Dans tous les cas, l'attitude d'un Jupiter lançant des foudres est ridicule chez un vieux et davantage chez un jeune. Le critique véritable, celui qui est loyal et compétent, n'oublie pas que son travail favorise le perfectionnement de l'auteur, et non sa renommée personnelle. Jamais il n'est ce champignon qui vit aux dépens d'autrui. Surtout quand ses conseils s'adressent à un débutant, il est délicat. On ne peut se rappeler, sans un serrement de cœur, la tristesse de notre cher Nelligan, lorsqu'un certain

critique du « Monde Illustré, » M. de Marchy, lui demanda « une petite thèse en simple prose. »

Ah ! s'il s'agit d'un poète, en qui se reconnaît déjà l'influence du souffle divin, s'il s'agit de cet être impressionnable et tendre, personne n'a le droit de venir troubler la quiétude de son rêve. Peut-être qu'en lui-même se déploient les rythmes où seront exprimées nos aspirations communes; peut-être dirons-nous de lui : « Il est Le Poète, Notre Poète, celui qui vint dans nos cœurs chercher les sentiments vagues et incompris, pour les magnifier par le verbe et donner au plus humble de nous le bonheur de s'y reconnaître. » Oh ! alors, loin de le retenir, il faut lui crier comme Chantecler : « Lève-toi, soleil ! »

* * *

Revenons après ce long détour à l'art proprement dit. Celui que ne découragent pas les définitions riches d'obscurité trouvera, dans les livres des théoriciens et même d'un assez grand nombre d'artistes, de quoi satisfaire ses goûts. Il est mieux de recourir à une de ces formules souvent anonymes ou qu'un génie n'a fait qu'emprunter à la collectivité : « l'art est la reproduction du beau. » Non pas qu'il faille entendre que seule la beauté

du sujet puisse faire la beauté de l'œuvre, — car des toiles, comme le Sébastien de Velasquez, ou des statues, comme la Vieille Haulnière de Rodin, nous démentiraient — mais il suffit, en peinture et en sculpture, de reproduire ce qui a du caractère, ce qui est expressif, ce qui est vrai, pour émouvoir esthétiquement. L'art n'a donc qu'un seul but : le beau. Quand une œuvre y parvient, on peut être satisfait : elle est complète.

Des gens se sont trouvés pour soumettre l'art à des fonctions secondaires. Chaque jour, elles se multiplient. On le fit servir toutes les idées. Hier, le socialisme. Demain, le bolchévisme. Qui sait ? Parmi de moins compromettantes, il y a l'idée, l'amour de la patrie. Le régionalisme en art eut ses adeptes, et de grands. Mais toujours, ils se gardèrent de lui subordonner la beauté. Les célèbres écoles d'autrefois diffèrent moins par leur caractère local, que par leur façon différente de concevoir et d'exprimer le beau. Il est rare cependant que l'artiste échappe tout-à-fait à l'influence de son milieu. Parfois, les idées seules des contemporains passent dans l'œuvre. Ainsi toute la sérénité antique est dans les statues grecques, tandis qu'à la Renaissance l'effort impuissant de l'homme vers l'infini crispe les personnages de Michel-Ange. D'autres reproduisent, en plus des idées, les

mœurs et la vie extérieure de leur siècle. On connaît les élégantes féeries de Watteau inspirées par la cour de Louis XIV. L'histoire et le paysage ont leurs maîtres. L'épopée napoléonnienne chante encore sur la toile. Dans les villes, celui qu'une âme délicate rend susceptible aux heurts des foules trouve devant les arbres d'un Corot des nostalgies de verdure et de calme. Il goûte la nature de son pays, et il l'aime sans même avoir pu voyager.

Mais ces avantages sont accessoires. Tant mieux, si l'artiste, mû par la seule beauté, en exprime une qui soit particulière à son milieu, à sa patrie. Cela est venu par surcroît. Il est, cependant, hasardeux, surtout pour un jeune, de commencer une œuvre avec cette préoccupation majeure de la faire nationale. Bref, souhaitons l'art avec régionalisme, non le régionalisme sans art.

Heureusement, nos artistes ont réussi à produire des choses belles et canadiennes. Nous devons leur en être plus reconnaissants. Il est bien extraordinaire de pouvoir constater, qu'en un pays si peu favorable que le nôtre au développement des arts, un certain nombre de peintres et de sculpteurs soient parvenus au succès. Dois-je conclure de là que nous sommes plus doués pour les arts plastiques ? ou, n'est-ce pas mieux de croire qu'ils s'emparent de l'homme tout entier ? La littérature

peut n'être qu'un passe-temps, aux heures de loisir. Elle voisine avec le journalisme et d'autres emplois. Les arts, eux, sont exclusifs, il leur faut le don complet de soi-même ou rien.

Les conditions nécessaires au développement du jeune littérateur peuvent encore maintenant trouver place. Il faudrait cependant que l'ambiance se fît sentir plus tôt. Dès le foyer, la vue de choses belles et simples affine le goût de l'enfant. Nous aurions tous à profiter de l'embellissement du chez soi. Et ce n'est pas si difficile qu'on se l'imagine. Un bibelot gracieux, une reproduction bien choisie, peut-être une tenture que viendra caresser le jour, un rayon de soleil; puis, quand les lampes s'allument, des alternatives d'ombre et de lumière sur les objets préférés : tout cela crée une atmosphère sympathique à la délicatesse des sentiments. On aime à y revenir, on se plaît à y rester. Le club et le cinéma perdent de leur attrait, la vie intérieure et familiale en bénéficient. C'est coûteux, prétendent quelques-uns. Assurément moins que les sorties fréquentes, et surtout que ces ornements grotesques dont plusieurs de nos riches compatriotes encombrent leurs maisons. Ce n'est pas la quantité, la profusion qui vaut en art, c'est le choix.

Dans presque toutes les écoles de notre ville et dans un nombre trop restreint de collèges, on donne aujourd'hui des cours de dessin. Leur utilité, même pour l'homme ordinaire, semble reconnue de tous. Nos artistes ont le dévouement de consacrer aux petits écoliers des heures, qui nous donneront plus tard de nombreux peintres et sculpteurs. Comme en littérature, ils enseignent à voir au débutant. Car, selon Rodin, « l'artiste n'a qu'à en croire ses yeux. » Le temps est passé de cette utopie, chère aux anciens et à quelques modernes, d'une beauté transcendante, d'un proto-type, que chaque artiste devait s'efforcer d'atteindre. Autrefois, on jugeait une œuvre d'autant plus belle, qu'elle s'en rapprochait davantage.

Nous manquons beaucoup d'un musée où, à défaut des chefs-d'œuvres eux-mêmes, nous aurions des copies et des plâtres. Le maître pourrait y conduire son élève, afin de l'initier aux cadences linéaires, aux secrets du mouvement et du modelé. Comme en Europe, il serait facile d'obtenir du conservateur la permission d'y dresser un chevalet et de travailler librement. Nous avons la salle des Arts et Manufactures, la galerie des Beaux-Arts, rue Sherbrooke, mais elles sont d'accès peu facile et trop souvent fermées. L'ensemble des œuvres qu'on y trouve n'est pas assez homogène pour aider à la formation.

Le public, en général, aurait à bénéficier d'une exposition permanente. « Le musée, écrit Péladan, fait suite à la bibliothèque et la connaissance des formes est nécessaire à la compréhension des idées... » Aujourd'hui, il est aisé chez nous d'acquérir le savoir livresque. Mais ce n'est pas suffisant. Il développe certaines parties de nous-mêmes au détriment des autres. Pour une culture complète, il faut aussi les arts.

Ma situation m'empêche d'exprimer tout le bien que je pense des cours sur l'histoire de l'Art. On les souhaiterait mieux fréquentés. A leur sujet, une propagande intelligente en certains milieux produirait sans doute de bons résultats. Nous sommes trop portés à croire que l'agréable ne peut être utile. Cherchons d'abord à éloigner le public de cette fausse idée, les auditoires grandiront ensuite. Il suffirait, pour le moment, de persuader une centaine de personnes, qui prendraient l'habitude des réunions artistiques. Aux cours d'histoire, on pourrait en ajouter quelques autres sur la théorie de l'art, comme le Vinci en donnait jadis non-seulement à ses élèves, mais au public amateur. Ces personnes, grâce à leur initiation plus complète, formeraient une élite chargée de répandre autour d'elle le goût du beau. L'artiste quand il est seul, se voit dans la situation de l'acteur devant une salle vide.

A chaque phase de son développement, le peintre ou le sculpteur doit trouver les conditions nécessaires. Si, pendant les premières années, le Canada peut suffire à ses progrès, un jour arrive où il lui faut, comme le futur écrivain, traverser en France. Le métier, dans les arts plastiques, est plus important que dans les lettres. Un seul défaut d'exécution empêche souvent l'émotion esthétique. C'est que l'œil enveloppe toute l'œuvre d'un regard, il saisit en même temps l'essentiel et le détail. Que ce dernier seulement pèche et l'impression générale s'en ressentira. En littérature, au contraire, l'attention dispersée sur un grand nombre de pages laissera parfois inaperçue quelque erreur de style.

L'artiste ne peut être satisfait de son métie. qu'après avoir réussi à le faire oublier dans l'œuvrer « Aucune inspiration subite, dit Rodin, ne saurait remplacer le long travail indispensable pour donner aux yeux la connaissance des formes et des proportions et pour rendre la main docile à tous les ordres du sentiment. » La nécessité d'une technique parfaite ne présente aucun doute. Et pourtant elle n'est qu'un moyen au service de l'émotion et de l'idée.

Nous en sommes à la théorie de l'art pour l'art. Elle a déjà un peu vieilli. On lui trouve quelques partisans chez ceux qu'une inspiration rare oblige

d'y chercher refuge. Tout l'art consiste donc pour eux en une harmonie de couleurs et de lignes. Mais aussitôt, la difficulté se présente. Où trouver un sujet qui ne soit que cela, puisque, d'après Amiel, même « le paysage est un état d'âme ? » Tout ce qui vit, tout ce qui existe renferme un sens. Il peut être plus ou moins apparent, ce n'est pas une raison pour le nier. Lorsqu'à propos des œuvres grecques, les critiques discutent l'intention de l'auteur, ils n'en reconnaissent pas moins que ces statues symbolisent toute l'antiquité. Si l'idée n'apparaît pas clairement, c'est que l'artiste a voulu que son œuvre baignât dans le mystère. Il devait représenter les dieux, voilà pourquoi il leur a donné cette beauté inaccessible et surhumaine.

Le cubisme, par sa nouveauté, attirera davantage certains jeunes. Il ne leur restera plus qu'une science. Seuls, les initiés pourront comprendre un tel casse-tête chinois, et ce n'est pas sûr. L'art est autre chose que la confirmation de formules sèches et géométriques. Il ne s'adresse pas à l'intelligence uniquement, mais à l'homme tout entier. Une certaine érudition des choses artistiques ne saurait être nuisible pour mieux goûter une œuvre. Elle sert à comprendre l'unité de l'exécution, à juger les détails du métier, à saisir la vraisemblance. Elle augmente peut-être l'émotion esthétique, jamais elle ne la produit.

Il faut que devant une œuvre d'art, toute personne, qui a du goût et dont les facultés sont normales, puisse être émue. Le goût évidemment est essentiel. Quand on ne l'apporte pas en naissant, prétendent quelques-uns, il est impossible de l'acquérir dans la suite. On mentionne les noms d'illustres auteurs que les musées ennuyaient. Ainsi George Sand, cette admiratrice de la nature, ne pouvait la souffrir fixée sur la toile. Même pour ceux-là que les disposition naturelles poussent vers les beautés de l'art, le cubisme est une énigme. Il ne présente, au lieu d'harmonie, qu'une simple régularité ou symétrie de lignes. Ce n'est qu'une fantaisie avortée de cerveaux malades, une pénible complication d'esprits bizarres. On ne saurait s'en préoccuper davantage.

* * *

Un jeune architecte, que j'interrogeais sur son art, me répondit que nous avions, au Canada, une architecture surtout caractérisée par ses défauts. On ne laisse pas une assez grande latitude à celui qui dresse les plans. Le premier bourgeois venu lui impose ses volontés avec la rigueur d'un ultimatum : « Point de discussion. Il me faut un escalier en spirale et plusieurs vérandahs. » Voilà

ce qui nous fait, aux yeux des étrangers, notre réputation d'équilibristes. Nous sommes dans un pays démocratique et paisible. On ne le croirait guère à voir les créneaux en tôle peinte, dont nous protégeons nos demeures. Le suprême de l'art est d'avoir, sur un pignon, quelques chiffres dorés faisant connaître à la postérité en quelle année ce chef-d'œuvre fut construit. Alors, pourquoi un jeune architecte forcerait-il son talent ?

Il y a nos édifices publics. Parlons-en. Deux ou trois grandes compagnies de construction, ayant tout le personnel voulu, peuvent seules obtenir les contrats. Et naturellement, comme leur préoccupation est avant tout pécuniaire, elles nous donnent presque toujours du style hétéroclite. Il faudrait, ainsi qu'on en a l'habitude à l'étranger, faire un concours entre nos architectes. Les meilleurs plans seraient exécutés et, par ce moyen, les jeunes auraient quelque chance d'être connus et de réussir.

Nos édifices, cependant, ne sont pas tous sans valeur artistique. Par exemple, pour n'en donner qu'un, celui où nous sommes mérite certainement l'attention. Mais, chez le voisin, comme c'est presque toujours le cas dans notre pays, il y a une laideur qui en diminue l'effet. Ceux qu'intéressent les réformes municipales trouveraient quelque chose à faire de ce côté.

Ces considérations sont pessimistes, je l'avoue. Il est préférable de constater ce qui est, que de s'illusionner. Les progrès immédiats devront se faire dans le goût du public. Délaissons un peu les formes compliquées, les jardins suspendus, pour revenir à des lignes plus simples. Nos aïeux étaient modestes et délicats; leurs vieilles maisons aux contours agréables, aux murs blanchis de chaux nous disent la tradition qu'il faut suivre. D'ailleurs nos architectes ne demandent qu'à nous aider.

Plusieurs d'entre eux se sont déjà préoccupés d'une architecture canadienne. Mais la conclusion de leurs travaux semble peu encourageante. « L'architecture de l'avenir, écrit l'un, sera internationale. » Elle ne peut changer au seul désir d'un homme et même d'un groupe d'hommes. Ses transformations doivent répondre à un besoin, à une utilité. Or, ce que nous avons aujourd'hui suffit amplement à nous satisfaire. On ne pourra innover que dans le détail, dans la décoration, en s'inspirant chez nous, par exemple, de la flore canadienne. Ce domaine est encore assez vaste pour occuper les jeunes d'aujourd'hui et de plusieurs générations futures.

* * *

Tous les peuples commencent par chanter. Aux romances naïves des grand'mères, penchées sur un

berceau, viennent peu à peu s'ajouter des expressions nouvelles. Obscure encore, enveloppée du mystère de son origine, l'âme d'une race se dégage harmonieusement. Elle grandit avec ses fils, souffre de leurs peines, sourit à leurs joies, et un jour, après les transformations nécessaires, inspire à un artiste privilégié les cadences définitives par lesquelles elle vivra.

Chez nous, cette évolution est plus difficile. Sauf quelques-unes, nos vieilles chansons ne nous appartiennent pas en propre. On les retrouve dans les provinces de France, où elles furent déjà l'éveil d'un art national. Nous travaillons donc sur un fond exploité. C'est à cause de cela, peut-être, qu'il nous faut attendre si longtemps.

Nos aptitudes pour la musique, au dire d'un professeur, dépassent l'ordinaire. Les talents sont très nombreux; la question est de les développer. Jusqu'à présent, nos musiciens sont les plus favorisés des artistes au Canada. Il leur est facile d'obtenir ici une bonne formation première, et ensuite, grâce à des générosités spéciales pour eux, ils peuvent terminer leurs études outre-mer.

Le public, de son côté, leur paraît favorable. Sans doute, l'influence des maîtres étrangers, qui nous visitent annuellement, y contribue beaucoup. On va les entendre d'abord par curiosité, leur re-

nommée exige qu'ils soient applaudis, et bientôt, le charme irrésistible triomphe : on est amateur. Peu importent les moyens pour atteindre l'art, pourvu qu'on y parvienne.

Par une étrange anomalie, lorsque nos instrumentistes ont parfait leurs connaissances, les difficultés surgissent : il leur faut vivre. Au retour d'Europe, deux ou trois concerts bien réussis ne suffisent pas à boucler le budget de l'année. Les élèves sont nécessaires. Mais la concurrence, surtout de la part d'incompétents, est si grande que plusieurs doivent s'expatrier. Nous en avons à New-York et à Paris.

Ah ! l'éternelle question d'argent ! plus tardive dans l'art musical, elle se pose ailleurs dès les premières années, dès la sortie du collège. Toutes nos forces s'en vont à gagner du pain. Celui qu'une profession absorbe ne peut guère, le soir venu, travailler sérieusement. Il est un lecteur désiré par l'écrivain, il goûte les belles choses, mais il ne saurait en produire. Encore une fois, l'art n'admet point la division.

Le culte du Veau d'or est l'opposé de notre but. Une modeste aisance suffit à l'artiste. Il ne désire que cette liberté indispensable à l'essor du rêve et de l'inspiration. Trop nombreux jusqu'à présent, ceux des nôtres qui ne l'ont pas connue. Il est

touchant d'entendre raconter par plusieurs les dures réalités de leur vie parisienne. Les deux repas à quelques sous, la chambre près des toits, les habits râpés, tout le triste décor d'un idéal si magnifique. Cela n'est beau que dans les romans, dans Jules Vallès. On se rappelle l'amusante dédicace de son Bachelier : « A ceux, qui nourris de grec et de latin, sont morts de faim. »

« La question nationale est une question économique, » nous répète M. Montpetit. Nous le constatons chaque jour. Si nous avons été inférieurs dans les arts, la raison en est aux exigences de la vie matérielle qui nous ont tenus jalousement. A peine, aujourd'hui, commençons-nous à lever nos yeux des tâches traditionnelles. La guerre vient de révéler nos ressources, nous les ignorions. Maintenant, puisqu'un certain capital est gagné, il est possible de tourner vers les choses intellectuelles un petit nombre de nos efforts. Il convient que l'argent venu de la collectivité lui profite. Ayons des Mécènes, des gens qui sachent que favoriser l'artiste c'est fournir au peuple de la joie et du bonheur, c'est créer une civilisation dont ils profiteront eux-mêmes.

Malgré le peu d'œuvres qu'il offre, le passé nous commande l'espoir. Nous avons réussi, dans un monde positif et cupide, à ne pas être satisfaits au

seul bruit des écus. Elle n'est donc pas éteinte, l'étincelle qu'a déposée en nous notre ascendance française et latine. Donnons-lui de la beauté, puisqu'il en est temps encore. Que tous, jeunes et vieux, riches et modestes artisans unissent leurs volontés dans un idéal commun. Il faut à l'art, comme à toutes les activités humaines, une discipline. Elle nous manque. Créons-la. Organisons nos forces. Chacun doit avoir son rôle déterminé, certain, dans ce travail géant qu'est l'essor d'un peuple vers la supériorité.

On déplore notre apathie. N'est-elle pas explicable à moitié ? Nous avons manqué d'orientation première. Trop de gens ne sont pas où ils devraient être. Jusqu'ici, les plus intelligents ont dû traîner avec eux une meute de parasites. Il n'est pas étonnant qu'ils se soient découragés. Un triage s'impose, dès le collège.

Anatole France n'a fait que reprendre cette vérité qui pourrait servir de méditation utile à plusieurs : « Pour digérer le savoir, il faut l'avoir avalé avec appétit. » Il y a l'appétit naturel et celui qu'on a su faire naître. Quant à ce dernier, il est périlleux d'en traiter chez nous autrement que par des points de suspension.

Le travail, il faut bien l'avouer cependant, n'a pas eu, au Canada, la part nécessaire. La vie facile,

à l'américaine, fait perdre le goût de l'effort intellectuel. Nous aimons les sentiers battus, la routine. Et, disons-le tout bas, l'exemple des aînés, en général, n'est ni édifiant, ni stimulateur pour les jeunes. Mais le plus grand danger n'est pas là, nous le portons en nous-mêmes, c'est notre talent. Aussitôt qu'il se manifeste, on s'émerveille, on parle de génie, et l'enfant, ainsi louangé, croit s'amoindrir en peinant. Les années passent, où il devrait acquérir et se former. Puis, un jour, constatant son erreur, il essaie vainement de se mettre à l'œuvre. Des habitudes le tiennent, dont il ne peut se défaire, son ignorance le décourage, il abandonne tout.

Dans les arts, où l'inspiration joue un rôle primordial, où le rêve a besoin du repos des autres facultés, le débutant croit sans peine à l'inutilité de l'effort. Il attend les souffles d'en haut. N'a-t-il pas vu avec quelle aisance les sentiments ont été rendus par le peintre ? On croirait qu'ils ont jailli de son cœur sur la toile. Ces hommes qui revivent dans la glaise, le sculpteur les fait en se jouant. Et cette fable, de quinze vers libres, si simples, si naturels, qui ne pourrait en écrire une semblable ? Illusion de l'art ! Qu'on essaye une fois. La part d'inconscience chez l'artiste est contrebalancée par une étude de chaque jour, par une lutte sans repos

avec la matière ou la forme rebelle. Il suffit de lire la biographie des maîtres, de feuilleter leurs mémoires pour trouver des aveux pareils à celui que nous fait Delacroix : « Le beau, dit-il, est le fruit d'une inspiration persévérante qui n'est qu'une suite de labeurs opiniâtres; il sort des entrailles avec des douleurs et des déchirements, comme tout ce qui est destiné à vivre. »

Dieu me garde d'oublier ceux des nôtres qui peinent. Il en est, et plusieurs dans la présente génération, qui n'ont pas verrouillé leur esprit à ces vérités fécondes. La gloire parlementaire n'existe plus seule; d'autres, nées de besoins nouveaux, voient surgir leurs enthousiastes. La beauté requiert sa part. Quelques jeunes l'ont élue entre toutes, et en silence, modestement, ils élaborent des œuvres qui, je l'espère, vivront. Elles seront notre orgueil commun, et pour cela, tous doivent y contribuer. Il faut à ces jeunes la sympathie et le secours de ceux qui peuvent le leur donner, afin que dans les moments difficiles ils puissent se répéter avec confiance : Travaillons.

Pierre-J. Dupuy.

Allocution

Tout habitués que nous soyons aux naissances, c'est toujours avec une émotion nouvelle que nous nous penchons sur un berceau. L'Association des Étudiants de l'École des Hautes Études Commerciales pour être le dernier né de notre Université fait preuve dès les premiers pas d'une telle vitalité que nous pouvons, sans crainte de déception, augurer pour lui un long et brillant avenir. C'est en tout cas le vœu que forment ce soir les nombreux parrains et marraines réunis dans le baptistère de la bibliothèque Saint-Sulpice.

C'est un fait reconnu que les enfants d'aujourd'hui sont d'une précocité étonnante. Le benjamin de la famille universitaire vient à peine de voir le jour que déjà il roule dans sa tête d'étranges préoccupations. Comme Victor Hugo, il se demande — voyez le programme — « de quoi demain sera fait » et aspire à des « forces nouvelles » pour accomplir les grandes choses dont il rêve. Avec ce sens des réalités qui a manqué à ses aînés, il comprend que pour connaître sa vie intérieure, source de toute action, il faut pénétrer jusqu'à l'âme du

passé; car il estime avec Bourget, que « l'ambition la plus sage et la plus féconde est de continuer la vie et non pas de la recommencer. »

Je n'exagère pas la portée de ses premières paroles. Vous venez de l'entendre lui-même, par la voix de M. Jean Nolin, exprimer sesvastes espoirs dans une langue si joliment littéraire que l'exagération serait plutôt d'en méconnaître la noble inspiration. Seulement comme ce soir il fait ses débuts dans le monde, il a pensé qu'il valait mieux remettre à plus tard l'étude des graves problèmes qui hantent son esprit et se livrer tout entier à la joie de vivre en célébrant.

L'ART ET LA JEUNESSE

La jeunesse et l'art ! Que voilà des choses qui vont bien ensemble; comme ces deux termes, tissés d'aurore, s'éclairent et se complètent l'un par l'autre : l'art, éternelle jeunesse du rêve, la jeunesse éternel rêve de l'art. C'est que depuis longtemps aussi ils ont confondu leurs destinées et parcouru ensemble toutes les avenues de l'idéal, toujours épris de plus de beauté et de liberté. Ils s'étaient rencontrés pour la première fois, au printemps des siècles classiques, sur les marches mêmes du Parthénon, et depuis ce jour, rien n'a pu les séparer

ni les désunir; ils ont traversé l'histoire, appuyés au bras l'un de l'autre comme des amants fidèles et partout où ils ont passé, des fleurs se sont épanouies sous leurs pas; de leurs extases sont nés tous les chef-d'œuvres... et c'en serait fait de la joie humaine si jamais se consommait le divorce du génie qui crée et de l'amour qui inspire, de l'art et de la jeunesse.

Mais faut-il encore pour que le miracle de la fécondité s'accomplisse, que ces doux élus du ciel se trouvent face à face à quelque carréfour de l'histoire. Chez-nous, ils se cherchaient depuis longtemps. Eh ! bien, je crois, je veux du moins le croire, que ce soir l'art et notre jeunesse ont échangé leur premier baiser d'amour, sous le regard bienveillant de Monseigneur le Vice-Recteur.

En effet, c'est bien la première fois à ma connaissance, que l'art est admis à une fête universitaire autrement qu'en invité chargé de distraire un auditoire à qui on a servi un plat lourd de vérités. L'Art, ce soir, occupe à lui seul toute la scène ; ce qui explique peut-être l'atmosphère de sérénité qui règne dans cette salle.

D'aucuns peuvent s'étonner cependant que l'initiative en ait été prise par les étudiants en sciences commerciales, à qui les savantes et pénibles recherches sur la comptabilité, l'algèbre, la chimie, la technologie, la géographie, l'économie

politique, la philosophie morale... et un tas d'autres sciences toutes également austères et pratiques, ne laissent guère, semble-t-il, de loisirs pour le rêve ! Et cependant c'est d'eux plutôt que de tous les autres, que nous pouvions attendre ce coup d'audace, pour l'excellente raison que courbés tout le jour sur d'énormes bouquins de comptabilité, l'esprit accaparé par les mille détails d'une vaste exploitation imaginaire, mais dont la mise en train n'exige pas une moindre dépense d'énergies, ils devaient comprendre mieux que quiconque que les affaires ne suffisent pas à remplir une vie et que le meilleur de l'homme reste insatisfait si quelques nobles plaisirs ne viennent pas parfois nettoyer l'intelligence des mesquines préoccupations d'orgueil ou d'ambition inassouvis.

Du reste, je ne crois pas me tromper en disant que la jeunesse d'aujourd'hui commence à comprendre cette élémentaire vérité. Le remarquable plaidoyer de M. Dupuy en faveur de l'art en est une preuve. Les applaudissements qui ont salué sa péroraison ont dû le convaincre que plus heureux que la plupart des débutants du Barreau, il a brillamment gagné sa première cause.

Mais M. Dupuy a traité son sujet en avocat, comme il convenait du reste, plus occupé de la réalité des faits que de leurs effets pratiques. Il

resterait donc à un élève des Hautes Études à établir maintenant, chiffres en mains, avec la rigueur mathématique d'un vrai comptable, licencié ou non, que l'art que l'on vient de nous montrer comme une source de repos, de joie pure et d'apaisement moral, ce qui en fait, ainsi entendu, un luxe intellectuel, supérieur et nécessaire si l'on veut, mais un luxe tout de même, que l'art dis-je, est aussi pour la nation qui sait l'exploiter, une valeur économique incomparable, une mine de richesses inépuisables, un agent de progrès et de prospérité de tout premier ordre, en un mot, un facteur essentiel de la richesse commune. « Les arts, a dit Lafontaine, sont les enfants de la nécessité. » Et certes, Lafontaine n'était pas précisément un « prince » de la finance, lui qui ne savait pas même le compte de sa progéniture.

Cette étude reste donc à faire; car qui songe au rôle prépondérant que l'art a joué de tous temps dans le commerce et l'industrie ? En Égypte, en Grèce, en Phénicie, à Rome, partout nous voyons l'art intervenir dans la production, transformant les matières brutes et grossières en matières précieuses et rares, donnant aux objets utiles et familiers un cachet d'originalité et de beauté, parant tout ce qu'il a touché d'un vêtement de grâce et d'élégance.

A toutes les époques et sous tous les cieux, on voit l'art accomplir ce miracle de transformation, d'épuration et de transfiguration et ce sont les merveilles de la joaillerie, de l'orfèvrerie, les tentures, les tapis, les étoffes chatoyantes, les meubles luxueux, le livre historié, le fer forgé, le verre ciselé, que sais-je encore. A cette tâche utilitaire et esthétique se sont employés les plus grands artistes et, sans parler des maîtres de l'antiquité, il suffit de mentionner les noms de Ghiberti, qui n'était qu'un fondeur de bronze, Cellini, un orfèvre, Palissy, un potier, Péricaud, un émailleur, Boule, un ébéniste... et nous pourrions continuer indéfiniment l'énumération. Raphaël, Rubens, et Lebrun ne dédaignaient pas de préparer des dessins de tapisserie. Et ce n'est là qu'un aspect du problème.

Il faudrait encore établir de quelles richesses l'art a comblé les villes et les pays qui ont fait appel à son concours, à partir des époques lointaines de la primitive antiquité à venir jusqu'à nos jours. On y verrait Tyr, Carthage, Athènes, Rome, Bysance, Venise et Florence redevables à l'art de leur étonnante fortune. On ferait même cette découverte de pays réduits presque à la mendicité, échappant à la banqueroute et recouvrant peu à peu leur crédit grâce à la mise en valeur des trésors d'art amassés par les générations disparues.

L'Art est toujours un bon placement et à ce titre, mériterait l'encouragement intelligent de ceux qui possèdent de la fortune... hélas ! il est bien triste de constater que l'intelligence et la fortune ne vont pas toujours de compagnie.

Aujourd'hui plus encore qu'au temps de Périclès ou des Médicis, l'industrie a du recourir à l'art pour répondre aux besoins d'une démocratie passionnée de luxe et de confort. Pour n'en citer qu'un exemple : Qu'est-ce qui fait la suprématie de la France sur tous les marchés ? sinon le sentiment profond qu'on y professe pour tout ce qui est beau et parfait ; si bien que tous les produits français portent la marque du goût le plus raffiné. L'emprise de la perfection s'étend non seulement aux artistes qui ne travaillent que pour l'art pur et désintéressé, mais elle exerce son pouvoir jusque sur les plus humbles ouvriers.

C'est Bourget qui a dit que « l'art comme un soleil éclaire jusqu'au plus petit coin du travail français ». Ce goût infaillible et cette grâce souveraine qui ne peuvent venir que d'un sentiment général de la mesure et de la beauté, a été précisément la cause de la supériorité de la production française dans tous les domaines de l'art et de l'industrie. L'acheteur avisé ne s'y trompe pas : il sait du premier coup d'œil reconnaître un article de Paris de la peccatille allemande.

Le résultat d'une telle enquête serait, en tous cas, de doubler l'homme d'affaires d'un connaisseur, à tout le moins, d'un aspirant à la connaissance du beau et du parfait. Ce serait déjà un progrès appréciable.

Mais je m'aperçois que je suis en train de plaider une cause, au lieu de me borner au rôle qui m'a été assigné, celui de remercier le conférencier de la belle étude, bourrée d'aperçus ingénieux, qu'il nous a donnés, de féliciter les artistes qui ont bien voulu mettre leur art au service de tous les arts, d'exprimer enfin la gratitude de l'Association au brillant auditoire qui a répondu avec tant d'empressement à son invitation.

Quant à vous, Messieurs les Étudiants, veuillez recevoir l'expression de ma profonde reconnaissance pour l'honneur que vous m'avez fait en me confiant la présidence de cette intéressante soirée — encore que cela me fasse souvenir que je suis parvenu à l'âge respectable où l'on joue les pères nobles ; mais plus encore je vous remercie pour l'espérance que vous avez fait naître en mon cœur désabusé.

Il est donc vrai que les idées que sèment la parole, fût-ce même dans un sol en apparence hostile à toute culture, finissent toujours par prendre racine et par germer. Mon vénérable maître, Napoléon Bourassa, craignait et se désespérait, au déclin de

sa vie, de ne plus pouvoir y croire. Moi-même, j'ai longtemps hésité à l'admettre. Mais ce soir, faisant halte et jetant un regard en arrière sur le chemin parcouru, je constate que le sol dur et pierreux que mes pieds ont foulé, s'est tout à coup paré d'un tapis de verdure. Et le mot de Chénier me revient à la mémoire :

« *Le blé n'est d'abord que de l'herbe* »

C'est encore peu de choses, sans doute, mais le soleil de l'art se levant sur votre jeunesse achèvera de faire mûrir la moisson promise et l'avenir récoltera ce que nous, modestes ouvriers de première heure, avons semé dans la solitude et l'obscurité. En vous, Messieurs, je salue le « blé qui lève, » moisson dorée de demain !

Jean-Baptiste LAGACÉ, M.-A.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

SALLE SAINT-SULPICE
Le lundi soir 31 mars 1919

La Question Sociale

M. le Président,[1]

Monseigneur,

Mesdames,

Messieurs,

Les événements des dernières années ont troublé l'équilibre des sociétés. Des trônes ont été renversés et des luttes se sont avivées dans tous les coins du monde habité. Le désordre social préparé par une longue guerre a eu sa répercussion chez nous comme ailleurs, compliquant d'anciens problèmes et créant des besoins nouveaux. C'est l'augmentation des taxes et l'insuffisance des salaires, la rareté du travail et surtout la rapide propagation du socialisme et *sa dégénérescence* en bolchevisme.

Ces problèmes ne sont pas nouveaux puisqu'ils dépendent de l'inégalité nécessaire des conditions humaines mais ils ont été aggravés depuis la guerre et si nous les laissons sans solution, ils provoqueront des crises ruineuses dans notre organisme social.

[1] M. Antonio Perrault.
Mgr Georges Gauthier.

Un devoir s'impose donc à chacun d'empêcher dans la mesure que lui permettent ses facultés le développement d'un état de choses qui nuirait à l'ordre public.

Nous avons envers la société les mêmes obligations qu'envers notre famille; il faut que chaque citoyen agisse en vue du bien commun.

Vous comprendrez pourquoi nous avons introduit dans la série de nos conférences ces importantes questions, mettant en pratique le conseil exprimé par M. Antonio Perrault qui a bien voulu accepter la présidence d'honneur, ce soir. — « C'est vers ce rôle de l'homme d'idée et de l'homme d'action sur le terrain des réformes sociales que doivent s'orienter les jeunes dont la vie professionnelle n'absorbe pas toute l'activité. Il est temps qu'en cette province ceux qui se veulent donner à l'action extérieure songent de 20 à 40 ans à autre chose qu'à la politique, se préoccupent davantage des problèmes qui relèvent de l'économie sociale, des œuvres qui s'y rattachent. Ils reconnaîtraient ainsi que les clubs politiques ne sont pas l'unique base de la grandeur d'un peuple. » — Il faut que nous, les jeunes, nous connaissions les malaises qui tourmentent notre société pour nous efforcer à les diminuer parce que nous subirons plus tard fatalement les conséquences des actes posés par

nos législateurs actuels; ils tiennent dans leurs mains nos destinées futures. Si la jeunesse d'aujourd'hui s'intéresse à l'avenir de notre pays il est opportun qu'elle acquière dès à présent le « sens social. »

Un jeune avocat M. Jean-Chrysostome Martineau, connu par ses articles et ses conférences sur les questions sociales était tout désigné pour traiter ce sujet. Je lui laisse la parole.

Valmore GRATTON, *E.E.S.C.*

DEMAIN

Les plaines de Flandre sont devenues silencieuses. Les lourds canons modernes qui depuis quatre ans ne cessaient de cracher le feu et la mort se sont tus. Les tranchées se sont vidées. Les champs bouleversés, les forêts rasées, les villes détruites ne sont plus que les vestiges d'une guerre passée. Le monde se reprend à vivre, à espérer des jours meilleurs, mais des problèmes d'une gravité exceptionnelle se présentent. Pendant quatre ans les nations ont travaillé sans relâche à une œuvre de destruction, aujourd'hui il faut reconstituer la société. Reconstruction, tel est le mot d'ordre de tous les gouvernements, de toutes les associations, de tous les citoyens.

Pour les uns la reconstruction n'est qu'un rajustement, ils n'y verront que le rétablissement des conditions d'avant la guerre. Produisons beaucoup étendons notre commerce, agrandissons notre industrie, voilà tout leur idéal. A côté d'eux, d'autres regardent plus haut. Où les premiers ne voient que ressources matérielles, ceux-ci voient des ressources humaines, où les premiers n'aperçoivent qu'intérêts pécuniaires, ceux-ci aperçoivent les intérêts du peuple. Les premiers travaillent à l'amélioration de leur état de fortune, les seconds veulent l'amélioration de l'individu. Cette deuxiè-

me école prépare la véritable reconstruction, elle envisage le problème sous son vrai jour. Car la reconstruction, d'après l'hon. Mackenzie-King, « c'est le problème d'établir de justes relations entre les hommes de la société et d'éviter, pour toujours, la vénération de ces faux dieux : la richesse matérielle et la puissance matérielle, qui seuls sont responsables de l'enfer dans lequel le monde a été plongé par l'ambition prussienne et par la barbarie prussienne. » La reconstruction se ramène donc à la question sociale.

Niée autrefois par un tribun populaire, mise en doute par la bourgeoisie libérale, la question sociale est la triste réalité de l'heure. Tout le monde en parle, très peu savent ce qu'elle est. Elle a fait dépenser des tonnes de papier elle a fait couler des flots d'encre. Le mot est très à la mode, tous s'empressent de lui faire la cour.

La société est nécessaire à l'homme, elle est de droit naturel. Il existe donc des lois qui régissent la vie de la société. Celle-ci ne sera prospère, florissante, n'obtiendra sa fin que si elle se soumet à telles ou telles conditions. La science a fixé les lois fondamentales de l'ordre, elle a établi les clauses de l'harmonie sociale.

Notre société est malade. Le sociologue l'ausculte et trouve qu'elle s'éloigne du régime fixé par

la nature. Un problème se pose. De quoi souffre la société ? quelles sont les causes de sa maladie, quels remèdes lui redonneront la santé, quels toniques renouvelleront ses forces ? Nous sommes en face de la question sociale. Examinons plus attentivement notre illustre malade. Cherchons l'organe attaqué, le membre brisé, cause principale de sa fièvre. Notre diagnostic nous conduit vers le monde du travail. Là se trouve le grand mal social actuel. Aussi la question sociale se concentre-t-elle sur « l'état de crise qui agite fièvreusement le capital et le travail. »

Quelles sont les données du problème ? L'accord n'existe plus. L'école socialiste répond avec Bebel : « La question sociale, c'est l'antagonisme irréconciliable entre les exploiteurs et les exploités. Étant donné les monstrueux abus qui existent, il faut qu'une haine farouche sépare la classe ouvrière de la classe qui possède et que nous combattions jusqu'à l'écrasement de l'une ou de l'autre. » Jules Guesde écrit : « La question sociale, c'est le prolétariat brisant ses chaînes et marchant à la conquête de ses droits. »

L'école libérale est plus calme. « La question sociale, écrit Brentano, consiste dans la recherche des moyens qui permettront à la classe ouvrière d'atteindre son plus grand développement et une

participation proportionnelle aux biens matériels de la civilisation. »

L'école catholique, tout en s'accordant sur certains principes, a longtemps montré un front désuni. Les uns, comme Claudio Janet, font de la question sociale une question religieuse, les autres « une question de fortunes et de revenus », tel le P. Cathrein, d'autres enfin mettent à sa base l'inégalité des conditions : « la seule question sociale, écrit Brunetière, — celle dont on veut parler quand on dit avec Th. Ziegler que « la question sociale est une question morale »—c'est la question de l'inégalité de la condition des hommes. »

Pardonnez-moi ces citations, elles font comprendre la complexité d'un problème dont les données sont aussi incertaines. Ne retenons qu'une chose : que la question sociale, de l'aveu de toutes les écoles, se concentre de nos jours sur le monde du travail, qu'elle est « l'ensemble des maux dont souffre la classe des travailleurs dans l'ordre religieux, moral, économique et politique, et la recherche des remèdes qu'il convient d'y apporter. » [1]

1 La question ouvrière n'est qu'un aspect de la question sociale. Celle-ci est l'étude de tous les maux dont souffre la société et la recherche des remèdes appropriés. La question ouvrière commande l'attention à un tel point qu'elle se confond presque avec la question sociale.

Cf. Ch. Antoine, Cours d'Économie Sociale, p. 176 ; Garriguet, Question Sociale et Écoles Sociales, p. 14.

Basée sur l'inégalité des conditions, la question sociale n'est pas chose nouvelle. Toujours la misère demandera les secours de la charité, le vice fera ressortir la vertu, l'ignorance s'opposera à la science. Les siècles passés ont eu leurs difficultés de classes. Les crises ne sont pas chose essentiellement moderne. Les grèves ne sont pas une découverte du vingtième siècle. Ce qui est nouveau, c'est le nombre sans cesse grandissant des travailleurs. Ce qui est nouveau, c'est l'état de guerre continuelle entre deux classes de la société. Ce qui est nouveau, c'est la richesse exagérée d'une minorité, la pénurie de la majorité. Ce qui est nouveau, c'est « l'indigence des hommes valides et laborieux. »

On jette la faute sur l'industrie. Le système d'usines fonctionnant jour et nuit réunit un grand nombre d'ouvriers dans des agglomérations malsaines. Celui-ci quitte le travail et va se reposer dans un logement mal éclairé, trop étroit, infect. Le progrès de la mécanique a diminué la demande de main-d'œuvre, l'ouvrier est devenu le serviteur de la machine. Dans les filatures de coton, la renvideuse ou *self-acting* a permis de remplacer par un seul ouvrier mille ouvrières expérimentées. Cette rapidité d'exécution de travail, la facilité des moyens de transport, l'obligation de produire, et de produire encore, pour apporter des bénéfices

aux immenses capitaux investis, le manque de contact entre le producteur et le consommateur conduisent à la surproduction. Bientôt la demande ne correspond plus à l'offre, les entrepôts sont pleins, les prix baissent. C'est la crise. L'ouvrier en reçoit le premier contre-coup. Il chôme. C'est la misère. Les pays d'Europe n'en connaissent que trop les résultats. L'Angleterre est rongée par le paupérisme. Puissent ses hommes d'état tenir parole et faire disparaître ce fléau comme ils s'y sont engagés durant la guerre.

Et nous, au Canada, sommes-nous à l'abri de toutes menaces ? Sans doute notre industrie n'est pas aussi développée qu'en certains autres pays. Notre classe ouvrière semble vivre avec aisance, n'avons-nous pas toutes raisons de croire le danger loin de nous ? Allons plutôt jusques aux faits. Un de nos plus dévoués sociologues a entrepris une enquête sur le salaire des ouvriers canadiens. Les deux méthodes offertes par les économistes : la statistique et le budget, ont été employées. Toutes deux ont donné le même résultat. Les ouvriers qui ont une compétence technique reçoivent des salaires suffisants pour subvenir à leurs dépenses et à celles de leurs familles. La masse ne reçoit que ce qu'il faut pour mener une vie toujours précaire. La maladie et le chômage apporteront la misère

au foyer. Enfin un bon nombre même en travaillant régulièrement, ne rencontrent pas leurs dépenses. [2]

La guerre a peut-être modifié ces conclusions, mais l'armistice n'a fait qu'aggraver le mal. [3] Un grand nombre d'ouvriers ont perdu leur emploi à la suite de la fermeture des usines. Quelques-uns, les professionnels, les techniciens, peuvent retrouver un travail rémunérateur. La masse des semi-professionnels, et des non-professionnels se promènent d'usines en usines; toujours la porte leur est fermée. Et, pourtant, chez eux, la famille les attend pour avoir un morceau de pain. Le père se voit dans l'obligation de diminuer la ration; sans compter que cette ration, ce sont parfois des âmes charitables qui doivent la lui donner. Souvent les enfants iront prendre leur sommeil sans manger. La faim, voilà l'arme par excellence des démagogues qui veulent détruire ordre et religion en criant sus au régime capitaliste. La faim, c'est le ferment de « haine jalouse » du prolétariat contre la bourgeoisie. La faim, c'est le tison ardent qui enflamme

2 R.P. J.-P. Archambault, S.J., La Question Sociale et nos devoirs de catholiques, pp, 40 et 55.

3 Le Ministre du Travail du Canada a déclaré aux communes que les dépenses hebdomadaires d'une famille d'ouvriers de cinq personnes étaient de $21.84 ; et cela seulement pour la nourriture, le chauffage, l'éclairage et le loyer. M. Burnham, M.P., ajoutent un montant approximatif pour le vêtement, les assurances, etc., obtient un total de $26.14. Voir le Devoir, 4 juin 1919

le redoutable conflit des classes. La faim, c'est l'étincelle d'où jaillirent les révolutions qui ont ensanglanté le monde. Je ne veux pas affirmer que nous verrons bientôt les barricades dans les rues de Montréal. Heureusement, la société canadienne n'est pas encore mûre pour la guerre civile. Deux causes mettent obstacle à la violence : le catholicisme de notre peuple, et l'esprit de famille qui réunit sous un même toit les membres de toutes les classes sociales.

Est-ce à dire qu'il n'est pas besoin de s'occuper de questions sociales ? Non. Ces digues qui protègent notre société contre la révolution sont lentement minées par le virus socialiste. Le fleuve entraîne avec lui, parcelle par parcelle, la langue de terre qui le fait dévier de son cours, jusqu'au jour où cet obstacle cèdera sous le choc impétueux d'un courant qui déborde. Ainsi le socialisme, secondé par l'égoïsme des dirigeants, s'attaque à la morale de l'ouvrier, diminue son esprit de foi, le soulève contre ses chefs. Un jour, une circonstance favorable, une misère plus grande, une grève, emportera les dernières résistances. Le socialisme aura libre cours.

Quelles pensées s'agitent dans les milieux ouvriers, chez les chefs surtout ? « L'heure est venue de se

libérer du joug de l'Église et du capitaliste. » « Brisons nos chaînes. » « Le prêtre à l'autel. » « Le patron nous pressure; écrasons-le. » « Sa richesse est l'instrument de son autorité sur nous; enlevons-la lui. » « Conquérons notre liberté perdue. »

L'hostilité contre les autorités religieuses et sociales, voilà au fond l'attitude des chefs du mouvement ouvrier au Canada. J'en prends à témoin un article de M. Gustave Francq : *Un Rêve.* [4] C'est au lendemain d'une élection où 62 députés ouvriers ont été élus. Francq fait l'histoire du parti ouvrier. Ce parti existait dans chaque province, il s'est fédéré en un vaste parti avec un programme unique « assez avancé pour faire l'affaire des socialistes, et assez raisonnable pour rallier tous les modérés. » La formation d'un tel parti rencontra beaucoup d'obstacle que Francq résume ainsi : « Il fallait démolir des préjugés, renverser des institutions, lutter même contre nos propres membres, mais un jour la lumière fut plus forte que l'obscurantisme, le progrès détrôna la routine, et la Fraternité remplaça la haine et les superstitions. » Mesdames, messieurs, je vous laisse le soin de faire les commentaires.

4 Voir Arthur Saint-Pierre:
L'Organization ouvrière dans la province de Québec.

En 1911, les délégués des Unions internationales, réunis à Calgary, se prononcent contre l'abolition du salariat et de la propriété collective, mais adoptent le rapport de l'exécutif qui contient cette phrase : « Ce n'est pas le moment de luttes mesquines entre les francs-unionistes et les socialistes. Les premiers sont prêts à agir mais prudents ; les derniers sont enthousiastes, optimistes, et un tant soit peu impatients de la lenteur de leurs frères. Mais ils s'approchent tous de ce point que dans la géométrie on appelle coïncident. Le plus tôt ils coïncideront pour les besoins présents, dans un sens politique, le mieux ce sera pour le peuple en communion. » La masse des ouvriers cependant ne partage pas cette opinion ; mais, à leur insu, elle donne son appui à un mouvement que d'autre part elle désapprouve. Et le danger est accru par la présence dans une même union de gens de toutes croyances, de toutes races. L'union ouvrière est en effet neutre. Tout débat sur une question politique ou religieuse est interdit sous peine d'amende. La neutralité a cela de particulier qu'elle est une règle de clôture pour empêcher la vérité de se faire jour.

La guerre n'a pas changé cette mentalité. Des financiers ont maladroitement profité du conflit pour spéculer sur les articles de première nécessité.

Au nom du patriotisme, on a demandé à l'ouvrier de travailler sans relâche à la fabrication des munitions et du matériel de guerre, pendant que l'industriel voyait son entreprise lui rapporter des bénéfices, certes, très rémunérateurs. Les organisateurs de l'Internationale savent bien maintenant profiter de ces circonstances, de même qu'ils profiteront du mécontentement des étrangers auxquels on a enlevé le droit de citoyenneté. Les Russes, les Juifs et les autres étrangers, qui, le premier mai, défilent dans nos rues, drapeau rouge déployé, ne sont-ils pas une proie facile pour le bolchévisme ? L'Europe est aux prises avec cette doctrine révolutionnaire. Les États-Unis mettent sous arrêt les propagandistes qui se sont glissés chez eux. Le Canada serait-il une terre privilégiée ? Les bolchévistes aiment bien à voir ce qui se passe chez leurs voisins, même lorsqu'ils défendent à leurs administrés d'avoir plus de fenêtres à leur maison qu'il n'y a de personnes à l'intérieur. Les Saxons ont la formule : *One man, one vote*, les bolchévistes ont la leur : « un homme, une fenêtre ».

Les unions internationales ont pour nous une autre raison d'être pernicieuses. Elles nous sont nuisibles au point de vue national, elles livrent entre les mains de nos ennemis une influence qui ne peut être exercée que contre nous. Perdu au

milieu de millions d'ouvriers de langue anglaise, le Canadien français compte pour les autres, non pas pour lui-même ou pour les siens : il ne peut faire entendre une voix libre. S'adresse-t-il au gouvernement pour réclamer une mesure favorable au développement de sa race, au maintien de sa langue, les chefs auront tôt fait d'ordonner le silence et de contrecarrer ses démarches.

La question sociale se pose au Canada. La hausse continuelle du coût de la vie, la difficulté de trouver un emploi ont contribué à placer l'ouvrier dans un état de misère imméritée. Le syndicat international le pousse à la lutte de classes. Le bourgeois suscite son envie par l'étalage arrogant de ses richesses, il excite sa haine par le mépris qu'il témoigne au travailleur.

A ce malaise de la société, trois grandes écoles apportent leurs remèdes : l'école libérale, l'école socialiste, l'école catholique. Que veulent les partisans de l'école libérale ? Pour eux le mal existe; mais la nature est le seul remède. La liberté saura bien corriger les abus de la liberté. Leur doctrine se résume en quatre mots : laisser faire, laisser passer. Ce principe conduit à l'individualisme outrancier, à l'égoïsme intempestif, au mépris de tout ce qui ne tend pas à augmenter notre bien-être. Le seul frein à l'avidité humaine, c'est l'impossible

physique. Par réaction, l'école libérale a produit le socialisme. Que vaut cette seconde école? Socialistes d'État et anarchistes, tous tendent à la spoliation plus ou moins complète de la propriété privée, à la dissolution de la famille, à la non-autorité du père sur ses enfants; tous dénaturent le rôle de l'État en le faisant le dispensateur de tous les biens, la providence des faibles, des paresseux, des lâches, et de tous ceux que le travail ennuie. Le socialisme fait disparaître le régime actuel pour le remplacer par un nouveau où tout appartient à tous, où le seul pouvoir est la communauté, la volonté de tous. Résultat : la communauté de biens deviendra une communauté de misères, les hommes seront égaux dans le dénuement.

Ne nous attardons pas sur ces deux systèmes qui conduisent au même but : le désordre. L'école catholique, et elle seule, offre le véritable remède au mal. A l'égoïsme elle oppose la justice; à la cupidité, la charité; à la haine, l'amour. Sa doctrine a régénéré le monde. Ses premiers défenseurs, les Apôtres, s'élancent à l'assaut des âmes. Tous, esclaves comme citoyens, riches comme pauvres, sont admis dans les rangs de l'Église. Les premiers chrétiens veulent la réhabilitation de l'homme; ils enseignent le droit de l'esclave au mariage, son autorité sur ses enfants. Graduellement, ils

se dépouillent de leur capital-homme. L'Église affranchit les travailleurs de ses terres, jusqu'au jour où la loi civile cède à la loi religieuse et supprime l'esclavage. Des instituts se fondent où l'on voit des moines travailler au rachat des esclaves et des prisonniers, se constituer prisonniers ou esclaves à leur place. Ils apprennent à nos ancêtres les travaux des champs, ils étendent le commerce, ils rétablissent le crédit du travail manuel. C'est une des plus belles pages de l'histoire de la civilisation.

Continuant son œuvre à travers les siècles, l'Église s'est toujours penchée avec bonté vers les déshérités du sort, elle a toujours revendiqué les droits du faible. Et un jour, la grande voix du Pape s'est fait entendre. Le phare s'est allumé sur les collines de Rome. Ses feux conduisent la société vers ses destinées. L'Encyclique sur la condition des ouvriers donne les causes du conflit de classes, indique les trois puissances qui doivent concourir au soulagement de la société, — l'Église, l'État, l'Association — appelle les catholiques à l'apostolat social.

L'Église peut améliorer la question sociale, puisque celle-ci est d'abord une question morale. Toutefois, privée de l'appui des gouvernements, ses efforts seront moins fructueux. L'Église a

besoin du concours de l'État. L'État doit établir un régime de lois favorables à la prospérité publique et privée. Il a aussi des devoirs particuliers : « Si donc, dit Léon XIII, soit les intérêts généraux, soit l'intérêt d'une classe en particulier se trouvent ou lésés, ou simplement menacés, et qu'il soit impossible d'y remédier ou d'y obvier autrement, il faudra de toute nécessité recourir à l'autorité publique. » L'État a droit d'intervention, mais son droit est limité. L'Association est la troisième puissance reconnue par l'école catholique pour régler le différend social. Il faut donner une protection à l'ouvrier, réglementer le travail pour garantir un salaire suffisant et réprimer la concurrence effrénée. L'union des ouvriers y parviendra. Elle assemblera les forces dispersées des travailleurs, en fera un faisceau capable de défendre énergiquement ses droits et de lutter contre le patronat inconscient de ses devoirs. Mais les ouvriers ne doivent pas se trouver dans l'obligation de « donner leurs noms à des associations où la religion a tout à craindre », ils doivent se grouper entre eux, fonder des unions catholiques qui s'occuperont de leur bien-être matériel, mais surtout de leur perfectionnement moral.

Telle est, en résumé, la doctrine de l'école catholique. Elle n'est que l'application des principes

exposés « par ce Pape, dont le geste large et audacieux, écartant trois siècles de diplomatie de cabinet, va ressaisir aux origines la tradition des grands pontifes, rassembleurs de foules, émancipateurs de peuples, législateurs sociaux. »

Est-ce suffisant d'établir des principes ? Non. Il faut des hommes qui en fassent la règle de leur vie, qui en étudient les applications, qui descendent vers la foule et lui inculquent les notions de la justice et du droit. C'est là le rôle du prêtre. Cependant, son influence est-elle partout efficace ? des courants d'opinion ne cherchent-ils pas à détourner le peuple de ses chefs religieux ? de nombreux foyers ne leur ouvrent-ils plus leurs portes ? Le concours laïc est nécessaire.

Ce devoir social du laïc peut s'exercer de différentes façons suivant les goûts, le tempérament, les aptitudes et les loisirs de chacun. Il est cependant un terrain où tous doivent se souvenir de leur parenté sociale : la profession. Là aucun ne peut se récuser, il n'y a pas prétexte à exception. Le devoir social et le devoir professionnel vont la main dans la main. Bien remplir les devoirs de son état, apporter à ses occupations la diligence voulue, travailler à devenir une compétence, c'est faire œuvre

utile pour la société. Le métier, la profession, c'est « un poste de service ». « Que le jeune homme ait d'abord le vouloir de servir les autres en devenant, dans son métier, ou sa profession, une compétence, le premier par sa science et sa noblesse de vie. » Que chacun s'applique à lui-même cette parole de M. Antonio Perrault, qu'il la médite avant d'entreprendre une action importante, qu'il se souvienne que son travail est pour lui, mais aussi pour les autres, que ses actes auront leur répercussion sur ceux de son prochain. Il n'est personne, fut-il l'être le plus isolé du monde, qui ne travaille pour les autres, s'il remplit avec justice, avec équité, avec conscience les devoirs de son état.

Pour nous entr'aider dans l'exercice de ce devoir, organisons des syndicats professionnels : syndicats ouvriers, syndicats patronaux. Notre siècle est le siècle de l'association. A l'individualisme sans borne de la Révolution, il fallait une réaction. Le syndicat est né. Tout s'organise. Les forces éparses se groupent pour former bloc contre les ennemis possibles. Les industriels assemblent leurs richesses pour organiser de gigantesques entreprises contre lesquelles les petites industries ne peuvent lutter. Le commerce est de plus en plus au pouvoir des grandes compagnies. Les petits capi-

talistes ne peuvent plus résister à l'emprise des capitaux accumulés. Les patrons eux-mêmes unissent leurs forces pour s'opposer aux demandes de leurs employés. Ceux-ci fondent des syndicats de métier qui, fédérés entre eux, revendiquent les droits des travailleurs devant les industriels, devant les assemblées de la nation.

L'union professionnelle est nécessaire, elle est un droit qui découle de la nature même de l'homme. Elle est un bien pour la société, si elle est dirigée par les principes de la justice et de l'équité. Elle est une source de troubles, si, au contraire, elle est guidée par la haine, par la colère, par l'irréligion. Je vous ai indiqué, au début, les dangers de l'union ouvrière internationale. Le remède pour nous, Canadiens français, c'est le syndicat ouvrier à base confessionnelle et nationale, c'est le syndicat ouvrier catholique.

N'allez pas croire que ce sera une arme contre le travailleur, une manœuvre pour l'enlever aux unions neutres et le livrer, sans défense, aux employeurs qui se riront de lui. Non. Le syndicat catholique ne soulèvera pas le sentiment populaire contre les dirigeants, il ne poussera pas à la lutte des classes; mais il exigera avec fermeté le respect de la personne de l'ouvrier, il demandera sans

faiblesse de meilleures conditions de travail, des usines plus hygiéniques, des logements sains et à prix modérés, un salaire familial. Si pour obtenir un traitement juste la rigueur est nécessaire, le syndicat catholique permet la grève, toutefois il croit que c'est un moyen extrême qui ne peut être employé que lorsque tous les modes d'arbitrage ont été épuisés.

La fondation de syndicats catholiques ne peut se faire sans difficultés. Au début, le syndicat ne peut donner à l'ouvrier les mêmes avantages en cas de maladie ou de mort que l'union internationale. Une entente avec nos sociétés de secours mutuels pourrait y suppléer, au moins jusqu'à ce que le syndicat soit en état d'avoir sa propre caisse de secours. Cet arrangement aurait pour effet d'encourager nos sociétés nationales et de renforcer notre armature économique. Il faut de plus préparer les patrons à accueillir favorablement le syndicat catholique. Le chef d'industrie voit toujours avec défiance l'organisation de ses ouvriers; et il lui répugne de reconnaître les unions nouvelles. C'est un devoir pour nos sociologues, s'ils ne veulent pas exposer les jeunes propagandistes du syndicalisme confessionnel aux pires conséquences, de grouper les employeurs. Au syndicat ouvrier

correspond naturellement le syndicat patronal. Là le patron apprendrait que, s'il a des droits sur ses ouvriers, il a aussi des devoirs envers eux. L'étude de ses devoirs lui ferait comprendre la noblesse et le mérite de l'employeur dont le grand souci est de rendre meilleure la condition de ses employés.

Cependant le grand obstacle à la fondation de syndicats ouvriers catholiques, c'est de trouver des hommes capables de prendre la tête du mouvement. Il faut aller à l'ouvrier par l'ouvrier. Les chefs manquent. Formons-les.

Former une élite, tel est le mot d'ordre lancé par les personnes qui dirigent le mouvement social au Canada. Une élite d'hommes droits, instruits, actifs; dans chaque profession, dans chaque métier, chez les intellectuels, chez l'ouvrier; une classe dirigeante pour prendre la direction du mouvement social, telle est la nécessité de l'heure. Dans toutes les classes, il se trouve des jeunes gens qui désirent combattre ouvertement l'individualisme, chancre de la société moderne, qui rêvent d'entraîner à leur suite, par leur exemple, leur parole, leurs écrits, par leur vie toute entière, la masse des individus vers un idéal catholique et français. Ils ne sont pas prêts à l'action : nous les préparerons.

Comment ? Ces deux strophes de Lamartine nous l'indiqueront :

Ainsi quand le navire aux épaisses murailles,
Qui porte un peuple entier bercé dans ses entrailles,
Sillonne au point du jour l'océan sans chemin,
L'astronome chargé d'orienter la voile
Monte au sommet des mâts où palpite la toile,
Il dit : "Nous serons là demain."

Puis, quand il a tracé la route sur la dune,
Et de ses compagnons présagé la fortune,
Voyant dans sa pensée un rivage surgir,
Il descend sur le pont où l'équipage roule,
Met la main au cordage et lutte avec la houle.
Il faut se séparer, pour penser, de la foule,
Et s'y confondre pour agir.

Le jeune homme dont l'ambition est de devenir l'astronome chargé d'orienter le navire qui berce un peuple entier, doit monter aux sommets du dévouement et de la science. Il doit travailler à se vaincre lui-même, à acquérir la virilité de l'âme, la conviction de son devoir, l'énergie pour le remplir, en un mot se préparer à l'apostolat social. Vouloir être utile, être capable des plus grands enthousiasmes, se passionner pour les plus nobles causes, se sacrifier pour le bien général, est un idéal digne d'admiration, mais ce n'est pas suffisant. L'apôtre doit aller à ses « contemporains le cœur grand ouvert, les mains pleines de services. » Il

lui faut donc connaître leurs besoins, il lui faut l'étude. Avant d'agir, apprenons à agir, traçons-nous une ligne de conduite, étudions le milieu sur lequel s'exercera notre activité, définissons bien le but à atteindre. Le soldat, avant de prendre place dans le combat, apprend le maniement des armes, la manœuvre de compagnie, de bataillon, la stratégie. Malgré toute sa bonne volonté, si vous l'enlevez à la vie civile, lui mettez un habit militaire, et si vous le lancez sur le champ de bataille sans préparation, il fera toujours un piètre soldat. Ainsi formés, les jeunes iront vers le peuple pour l'instruire et l'organiser. Ils seront prêts à répondre à l'appel du devoir social. Ils apporteront un concours précieux aux œuvres d'action.

Agir, c'est le but de la vie. Le jeune homme doit donc agir. On prétextera que l'action sera nuisible à sa formation, qu'il ne lui appartient pas d'être un homme d'œuvre, qu'il doit laisser cela aux personnes plus âgées, qu'il doit se replier sur lui-même, se cantonner dans l'aridité des études, sécher sur les livres. S'il n'agit pas quand il est jeune, quand donc agira-t-il ? Il y aura toujours des raisons pour arrêter celui qui veut faire œuvre utile. Aujourd'hui, il manque d'expérience, il reste chez lui ; demain, les forces lui manqueront, le courage lui fera défaut, il restera encore chez lui. D'ailleurs

pourquoi s'exténuer à apprendre des principes, à acquérir des idées, si jamais nous ne pouvons mettre ces principes en pratique, communiquer ces idées à nos compatriotes ? L'action proportionnée à l'état, au milieu, aux aptitudes et aux goûts de chacun, est donc nécessaire à la formation du jeune homme.

La Conférence de Saint-Vincent de Paul l'attirera dans ses rangs. Elle lui procurera l'occasion d'aller au peuple. La visite à domicile lui sera précieuse pour l'apprentissage de l'action populaire. Elle lui met entre les mains une famille qui lui donne sa confiance, lui dévoile les causes de sa misère, lui révèle ses aspirations. Les Caisses populaires, les cercles ouvriers, les œuvres paroissiales, les œuvres de presse, de protection, de défense nationale sont autant de milieux où la jeunesse peut exercer ses activités.

Il est cependant une œuvre plus avantageuse au jeune homme, puisqu'elle est essentiellement une œuvre de formation; formation morale, intellectuelle, en vue de l'action. Elle reçoit les jeunes dans ses rangs et veut en faire des hommes de devoir, de conviction, des apôtres sociaux. C'est l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française. Elle fait appel à tous les jeunes de notre pays « qui ont conscience des dangers que courent

et notre foi catholique et notre race canadienne-française, et qui se sentent en vérité le courage de se préparer à combattre pour le triomphe de l'une et de l'autre. » Elle les groupe sous la direction d'un aumônier, leur fait étudier les différents aspects des causes qu'ils rêvent de servir : la cause religieuse, la cause nationale, la cause sociale; elle les entraîne à l'action.

Mesdames, messieurs, je vous ai montré autant que ma jeunesse et mon inexpérience me le permettaient, le mal qui pénètre notre société, en particulier notre classe ouvrière. A ce mal social, les jeunes ne sont pas demeurés insensibles. Ils veulent apporter leur concours à ceux qui déjà sont dans l'arène. Portant bien haut la bannière de l'école catholique, ils sont résolus à travailler au rétablissement de l'ordre social par l'Église, par l'État, par l'Association. Animés d'une ardeur impatiente, ils veulent devenir des apôtres sociaux. Ne les dédaignez pas si parfois ils vous entretiennent de leurs rêves, n'éteignez pas la flamme qui brille dans leur cœur, ne refroidissez pas le sang qui coule dans leurs veines. Accordez-leur votre sympathie : il est dur de faire son devoir. Donnez-leur vos encouragements : la persévérance dans le dévouement est difficile au milieu de personnes

indifférentes. Offrez-leur l'appui matériel nécessaire pour réaliser leurs projets : la jeunesse n'est pas fortunée. Soutenez ceux d'entre eux qui désirent se spécialiser dans les questions de sociologie, qui espèrent devenir les « servants de l'Idée », qui rêvent d'enseigner à leurs compatriotes le chemin de la paix sociale.

Jeune homme de mon pays, qui te souviens des enseignements de ta mère l'Église, qui revois les bienfaits qu'elle a répandus sur le monde, qui désires travailler à la diffusion de ses principes, écoute la voix de ces grands catholiques qui ont consacré leur vie au soulagement des pauvres, au relèvement de l'ouvrier, qui te convient au devoir social ;

Jeune homme de mon pays, qui, en dépit des attaques, est demeuré Français, qui a foi en l'avenir de ta race, qui crois en sa mission providentielle entends la voix de tes ancêtres, de ces hommes qui ont fait reculer la forêt pour donner au Nouveau-Monde un cœur d'où jaillit un sang généreux, qui ont lutté avec énergie pour en maintenir les palpitations, qui sont morts pour conserver intactes sa pureté et sa noblesse ;

Jeune homme de mon pays, qui aime ta profession, qui veux donner un peu de toi-même à tes compatriotes, qui veux travailler à l'établissement

d'un ordre social de plus en plus parfait, — professionnels, étudiants, employeurs, ouvriers, — réponds à l'appel de l'Association de la Jeunesse qui te donnera des compagnons d'armes, qui te préparera à ton rôle social, qui fera de toi *un homme ;*

Et, tous ensemble, nous irons vers l'avenir, assurés d'éloigner de nous les fléaux du bolchévisme et du socialisme, de faire de la province de Québec un îlot à l'abri des vagues révolutionnaires, d'établir chez nous le règne de la justice, du droit, de l'ordre, de la paix.

Jean-Chrysostome MARTINEAU,
AVOCAT
Vice-président général de l'A. C. J. C.

Allocution

Le professorat s'apprécie de différents points de vue. « Il y a parfois des élèves qui font honneur plus tard aux maîtres qu'ils n'ont pas écoutés », constatait Gustave Lanson. Par bonheur, ceux qui se livrent à l'enseignement connaissent des expériences plus flatteuses. Ils découvrent fréquemment au nombre de leurs élèves un ami qui les écoute et qui devient, le stage universitaire terminé, un collaborateur dont ils se glorifient.

C'est cette bonne fortune qui m'associe ce soir à M. Jean Martineau. Après avoir étudié ensemble les notions juridiques, nous nous trouvons inscrits au même programme, cherchant tous les deux à diriger votre attention vers le même sujet. C'est un premier motif de me réjouir de cet événement. L'intérêt que porte M. Martineau à des questions essentielles au progrès de notre société, la façon réussie avec laquelle il nous a fait part de ses observations et de ses idées sur la question sociale, cette preuve nouvelle de la culture de son esprit, ne peuvent que rendre ma joie plus active. Je le félicite d'avoir eu l'avantage de faire connaître son étude

si intéressante et si bien faite à un auditoire toujours prêt à seconder l'effort des jeunes et en une soirée où des artistes de choix ont fait entendre la note de l'art.

Nous devons également nous réjouir de l'initiative prise cet hiver par l'Association des étudiants de l'École des Hautes Études commerciales. Cette réunion en est l'une des manifestations. Cette série de conférences données par de jeunes professionnels, à la demande de quelques jeunes hommes qui le seront demain, est révélateur d'un esprit nouveau. C'est chez la nouvelle génération de professionnels l'indice du souci d'apporter à l'accomplissement de sa tâche la compréhension de toutes ses responsabilités, un sens mieux averti du rôle qu'elle doit jouer.

C'est à l'y préparer que s'efforce l'Association des étudiants de l'École des Hautes Études Commerciales. Elle engage à l'étude les jeunes professionnels et elle leur offre ensuite l'occasion de faire profiter le public de leurs travaux. Par les sujets qu'elle a fait traiter cette année, elle prouve son désir de s'intéresser aux questions qui sont au premier plan de notre vie sociale. En inscrivant successivement à son programme l'art et l'économie politique, l'histoire et l'économie sociale, elle s'arrête à des sujets aussi variés qu'utiles. Les appro-

fondir c'est amasser des données qui servent où que l'on aille et quoi que l'on fasse. La vie sociale se compliquant, les classes dirigeantes ne peuvent plus s'enfermer dans leur égoisme. Les hommes qui ont profité de l'instruction doivent étudier les questions et seconder les mouvements qui aident au relèvement de la foule. Ce devoir s'impose même aux politiques. Ceux-ci sans doute continueront de jouer dans notre société canadienne un rôle important. On doit s'y mieux préparer qu'autrefois. Les professionnels qui veulent se livrer à la politique, gagneront, et le peuple aussi, s'ils n'y entrent pas trop tôt, s'ils n'y entrent qu'après avoir étudié, observé, réfléchi. En Angleterre, les chefs d'État, les parlementaires se sont préparés à la vie publique. La politique y est dirigée par une élite, sociale et intellectuelle dont les membres ont été façonnés par une éducation de haut ton. La profession d'homme public est classée. Ce sont les aptitudes, les traditions de famille qui souvent y destinent. On s'y prépare. Faisons ici de même. La politique ne disparaîtra pas de nos mœurs. Ne la livrons ni au hasard ni aux primaires. Elle attire. Un grand nombre répondent à son appel. Et, même chez nous, maintes femmes pourraient répéter le mot de la baronne de Chanceney dans *Comme ils sont tous !* « Il y aura toujours

assez d'imbéciles pour gouverner la France sans que mon mari s'en mêle ». Voyons à la qualité. Puisque la politique est la tentative de gouverner les hommes — être difficiles à conduire — plaçons-la entre les mains de politiques avertis, au jugement mûri, capables de désintéressement et de droiture. Étudier, observer, réfléchir, sera l'un des moyens pour nos futurs politiques de se former.

Le sujet qu'a traité M. Martineau leur apportera ainsi qu'à tous les autres travailleurs maintes données précieuses. C'est l'une des matières les plus complexes et qui a besoin d'ouvriers. Les questions que soulève l'économie sociale ont un aspect sévère qui effraie. Aucun lustre ne s'attache à ceux qui les pénètrent. L'art donne à ses fidèles un air de mandarin qui porte avec lui sa récompense. Même avec des cheveux courts, leur tête semble entourée d'une auréole. Les historiens, chargés d'antiques choses, attirent le respect. Édouard Montpetit appelle l'économie politique vieille fille. C'est déjà beaucoup.

On n'en saurait dire autant des problèmes liés à la question sociale. Ils traînent avec eux la tristesse. Amenées à la surface par les maux, les misères qui pèsent sur l'âme des foules, ces questions exigent le désintéressement. Il faut pourtant s'y adonner. Il faut que la sollicitude des

jeunes professionnels, se tourne de plus en plus vers l'étude de l'inégalité des conditions humaines et de ses effets, du malaise grandissant que produisent les rapports des diverses classes qui composent la communauté, notamment des patrons et des ouvriers, des moyens de diminuer le nombre de ceux qui souffrent. Il faut qu'au moyen d'expériences personnelles ils précisent leurs idées par les faits, corrigent ce que leur esprit peut avoir de trop livresque. Ils apprendront que près d'eux il y a des créatures humaines qui vivent dans l'attente du pain quotidien, des hommes, des femmes, des enfants, courbés de l'aube au soir sur un labeur sans joie. Comment ces jeunes professionnels ne verraient-ils pas que leur devoir est d'aider ces faibles à porter leur fardeau ? Ne voudront-ils pas s'efforcer de leur rendre l'existence tolérable, en adoucir l'amertume ? L'aisance, la liberté, la culture de l'esprit, ne sont des biens estimables que si on les emploie au profit des déshérités. Apportons à soulager les maux du prochain le zèle que l'on met à diminuer les nôtres. Entrons dans le travail et la souffrance du peuple afin de lui apporter un peu de joie.

M. Martineau nous dit avec raison qu'il ne suffit pas sur ce terrain d'étudier, de poser des principes. « Il faut, ajoute-t-il, des hommes qui en fassent la

règle de leur vie, qui en étudient les applications, qui descendent vers la foule et lui inculquent les notions de la justice et du droit ».

De récents événements font comprendre qu'il ne suffit plus aux tenants des œuvres sociales d'un geste charitable. Celui qui donne un morceau de pain pour se délivrer d'un spectacle pénible, ne remplit pas tout son devoir. Il faut s'arrêter à la situation même de la classe pauvre, seconder les efforts faits pour l'améliorer.

Rappelez-vous les remarques que faisaient, la semaine dernière en cette ville, Lord Shaughnessy. Il ne s'agit plus seulement, disait-il, entre patrons et ouvriers, de salaire et de nombre d'heures de travail, mais bien de toute la situation de la classe ouvrière. Il faut, ajoutait-il, lui faire une autre existence. Elle a raison de vouloir elle aussi participer aux choses bonnes de ce monde réservées jusqu'ici à la classe supérieure.

Vous ne trouvez, du reste, dans ces paroles de l'ancien président du Pacifique que l'écho de certaines maximes du christianisme dont la règle de fond est de nous amener à traiter les autres comme nous-mêmes. Et ceux qui, étudiant la question sociale. voudront se livrer à l'action pour appliquer quelques remèdes, ne feront pas autre chose que de tendre à effacer entre les hommes les distances, à les rapprocher les uns des autres.

A ce résultat, on ne saurait travailler par un simple mécanisme artificiel. Il y faut le concours des âmes, le dévouement, le sacrifice. Les hommes, vivant du christianisme et formés par la charité de Jésus-Christ seront, mieux que les autres, dans le champ de l'action sociale, de bons ouvriers.

M. Martineau leur indique quelques moyens. L'Église, l'État, l'Association, sont ceux qu'ils préconisent. Aux règles éternelles que le catholicisme fournit, il veut joindre l'aide de l'État, les efforts groupés de ceux qui songent aux autres. Ce sont ces apôtres sociaux, ainsi qu'il les nomme, qui répondront un jour à la question enveloppée de tristesse et de scepticisme, que, dans le *Mont des Oliviers,* posait Alfred de Vigny. Grâce à leurs œuvres charitables et sociales, ils pourront affirmer que les nations ne sont plus de

« *Folles enfants sans lampe dans la nuit,*
Se heurtant et pleurant et que rien ne conduit, »

Mais

« *Des femmes guidées*
Par les étoiles d'or des divines idées ».

Antonio PERRAULT.

TROISIÈME CONFÉRENCE

SALLE SAINT-SULPICE
Le lundi soir 28 avril 1919

Les Carrières Économiques

Monsieur le président, [1]

Monseigneur,

Mesdames,

Messieurs,

La guerre aura mis en relief l'importance des facteurs économiques dans la vie des nations. Le grand problème de la reconstruction est surtout une question de production. Les livres se sont multipliés affirmant la nécessité d'une organisation scientifique des forces industrielles, demandant aux gouvernants de seconder, par une politique commerciale aux larges horizons, l'initiative des individus et des groupes. C'est dans le domaine économique qu'il faut ordonner la vie des peuples. Pour beaucoup, leur grandeur et leur force sont en raison de leur productivité.

Aussi bien aurions-nous tort, nous enlisant dans des conceptions désuètes, de ne pas reconnaître que nos énergies doivent se déployer sur ce terrain

[1] M. Édouard Montpetit.
Mgr Georges Gauthier.

nouveau. Nous, qui rêvons de créer parmi nous une élite de la pensée et de l'action, c'est du développement de notre industrie, de la coordination de notre effort commercial, de la liberté de notre finance que dépend la réalisation de ce rêve. Nous y trouverons, avec la richesse, le fondement économique indispensable à notre supériorité intellectuelle

A ceux qui s'effrayent des méthodes nouvelles et prétendent découvrir dans l'histoire la loi d'un déterminisme fatal qui moule et fixe en des cadres rigides les modalités de l'action, nous opposons la loi de la vie des nations, — continuel devenir, « théorème qui marche », dont les données élaborées par les siècles se prêtent à des démonstrations différentes suivant les individus et les époques.

C'est pour former les théoriciens et les praticiens de l'effort économique qu'a été créée l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal. Par son enseignement varié et étendu, à base scientifique, elle permet aux jeunes industriels de demain, aux financiers de l'avenir de prendre contact avec les réalités profondes du monde économique, et leur apprend à déterminer les formules fortement évocatrices d'action, d'une action qui ne s'ordonne pas au fur et à mesure de son développement, mais qu'on a prévue dans ses combinaisons les plus géné-

rales. Déjà toute une jeunesse s'est orientée vers les carrières de l'industrie et du commerce; ses rêves, pour s'être moins que d'autres nourris aux chefs-d'œuvres des penseurs et des artistes, n'en sont pas moins généreux.

Le conférencier de ce soir appartient à cette jeunesse peu connue, qu'on affecte parfois de ne pas connaître. Licencié en Sciences commerciales et maritimes, professeur à l'École des Hautes Études, M. Lucien Favreau travaille à la Caisse Nationale d Économie et à la Société Nationale de Fiducie,[1] — avec des aînés dont il sait toute la valeur, — travaille modestement à faire l'assiette du crédit canadien-français. Mieux qu'aucun autre, il saura dire la place que prennent désormais les « forces nouvelles », les forces économiques dans la montée laborieuse de toute une race vers la supériorité.

François Vézina, *E.E.S.C.*

[1] Note des éditeurs :
M. Lucien Favreau est depuis devenu professeur de carrière à l'École des H. É.

LES FORCES NOUVELLES

On m'a confié de traiter un sujet économique sous ce titre : « les forces nouvelles » ; et j'avoue que, au moment de m'y appliquer, je me sens moins à mon aise devant mon ancien professeur d'économie politique. Ce soir, Télémaque parlera et Mentor l'écoutera parler.

Cette étude, de plus, contiendra quelques chiffres, qui ont une mauvaise réputation surtout lorsqu'il s'agit d'une conférence. Mais il faut bien hélas ! parler chiffres dans ce siècle qui a produit tant de milliardaires. Les chiffres ont pour l'économiste une certaine beauté : ils sont pour lui ce que sont les notes de musique pour l'artiste. Un musicien éprouve toute la sensation de l'exécution d'un morceau de musique à sa lecture : l'économiste trouve avec satisfaction, l'explication d'un phénomène social et économique par la lecture des statistiques. Je tâcherai de leur faire une belle toilette pour qu'ils plaisent à tout le monde.

La guerre est à peine terminée que les esprits, dans l'attente de la paix, continuent de s'interroger. Que sera l'avenir ? Les problèmes les plus graves,

économiques, sociaux et politiques tout à la fois se posent à l'anxiété des peuples. La connaissance de la science économique est devenue une chose nécessaire. Elle a contribué à rendre riches et prospères les nations qui l'ont étudiée sérieusement. Elle aide à évaluer et à comparer les richesses d'un pays ; elle suscite les moyens de leur mise en valeur en tenant un inventaire permanent des forces de la nation. Elle indique les besoins de la production et tranche les redoutables difficultés de la répartition.

Les questions sociales doivent aussi faire l'objet d'une étude suivie et rationnelle de la part de l'économiste ; car elles sont le corollaire de l'économie politique. Le capital et le travail, ces deux adversaires séculaires, donnent lieu à de justifiables inquiétudes.

Chez nous, la lutte s'annonce aussi ardue qu'ailleurs. Car il ne faut pas oublier que les perturbations causées par la guerre dans les autres pays auront ici leur répercussion, et que notre destinée subira les orientations du monde nouveau. La révolution qui semble vouloir prendre partout des proportions considérables résoudra-t-elle le problème des inégalités sociales ? Si des idées socialistes allaient envahir notre jeune pays, il en résulterait sans doute une désorganisation profonde. L'usine

est une nécessité économique. Pour nous la doctrine des physiocrates et d'Adam Smith semble, dans le domaine de la production, être la meilleure doctrine. Il faut respecter l'initiative individuelle. Il vaudrait peut-être mieux laisser à nos institutions sociales leur caractère de spontanéité. Si nous devons susciter de nouvelles initiatives, qu'elles reposent du moins sur le sens des réalités.

Au point de vue politique, demain peut nous causer des surprises. La métropole est-elle encore en mesure de continuer sa politique d'organisation impériale au Canada pour contrebalancer l'essor économique de nos voisins ? Nous sentons bien cependant qu'il est de l'intérêt manifeste de l'Angleterre de favoriser l'expansion, en Amérique, d'une puissance qui deviendra le contrepoids des États-Unis. Nous sommes à proximité de cette nation riche, avec laquelle nous devons lutter sur le terrain des affaires, avec qui l'annexion ne serait que chose d'intérêt temporaire. Nous ne pourrons pas plus nous fondre avec le peuple des États-Unis que nous l'avons pu avec les Anglo-Saxons du Canada. Les groupements ethniques se perpétueront en Amérique comme ils se sont maintenus en Europe. L'immigration européenne interrompue, nous verrons l'Amérique en proie aux conflits suscités par les divergences d'opinion parmi

les races qui l'habitent, et les deux civilisations qui dominent le monde moderne y conserveront leurs caractères innés. Au cours de ce vingtième siècle, qui sera le siècle du Canada, comme l'a prédit sir Wilfrid Laurier, la race française est appelée à jouer un grand rôle. Soyons prêts pour toutes les luttes.

* * *

Quelles ont été, dans le domaine économique, les traditions que nous a léguées le passé ? Quelles idées avaient cours chez nous, au moment de la guerre ? Quelle fut la doctrine des précurseurs ?

Résumons d'abord la pensée de deux écrivains, Étienne Parent et Errol Bouchette, qui ont été pour le Canada français ce qu'en Angleterre, en France, en Belgique, en Allemagne et aux États-Unis, ont été les grands fondateurs de la science économique.

Étienne Parent, dans un discours prononcé le 15 janvier 1862, ne craint pas d'affirmer que le commerce est, après la religion chrétienne, « le plus grand instrument entre les mains de Dieu, pour l'avancement moral et intellectuel de l'homme, en mettant en contact la civilisation et la barbarie ».

Parent essaie de réveiller chez les nôtres l'esprit d'entreprise commercial et industriel. « Nos seaux,

dit-il, nos balais et mille autres articles d'usage domestique nous viennent du Haut-Canada. Véritablement nous mériterions que nos ménagères fissent usage de leur arme naturelle, du manche à balais, pour nous réveiller et nous forcer à devenir plus industrieux ».

Il y avait en ce temps-là notre régime seigneurial qui mettait entrave à notre développement économique. Pour Parent, « le marchand dont les yeux ne se portent pas au-delà de son comptoir ne mérite pas le nom de marchand ». On trouve déjà chez cet auteur une idée maîtresse relativement à l'industrie forestière. « Vous n'ignorez pas sans doute, écrit-il, qu'il se fait avec nos voisins, malgré des droits protecteurs très élevés, un commerce de bois assez considérable qui ne peut qu'aller s'augmentant jusqu'à des proportions incalculables, surtout si nous savons soumettre nos forêts à une direction prévoyante et éclairée, ce que nous avons négligé jusqu'à présent, tant nous nous sentions riches sous ce rapport. Mais il serait temps, grandement temps, de s'occuper de l'affaire ». On le voit, déjà cet économiste canadien a des craintes : le déboisement de nos forêts lui cause des inquiétudes.

Étienne Parent est aussi un sociologue distingué. Son érudition et sa conviction se manifestent dans

ces paroles de reproches qu'il adresse à ses contemporains : « Nous sommes de bons pères de famille, si vous le voulez, mais, avouons-le, nous ne sommes pas d'aussi bons citoyens. Certes, le culte de la famille est bien légitime, mais celui de la patrie et de l'humanité l'est davantage encore, ce me semble ».

Les *Discours sur l'intelligence dans ses rapports avec la société* sont admirables. Ils doivent être lus par tout le monde. Ils sont d'une profondeur et d'une actualité étonnantes et dignes d'un véritable philosophe. Le projet de loi suivant, qu'avait suggéré Parent, constitue un code d'éducation nationale pour toute société qui cherche la supériorité :

1° Instruction primaire gratuite pour tous les enfants.

2° Instruction gratuite aussi dans les degrés supérieurs, pour tous ceux qui en seront jugés dignes par leur talent et leur bonne conduite.

3° Des bourses seront octroyées aux enfants pauvres qui, pour suivre les écoles supérieures, seront obligés à déplacement.

4° Pour être habile à remplir une charge publique quelconque, exécutive, législative, judiciaire, municipale, etc., il faudra avoir passé avec succès par un ou plusieurs cycles d'instruction, selon l'importance ou la nature des fonctions à remplir.

5° Avances remboursables, avec ou sans intérêt, aux élèves des écoles supérieures qui, n'étant pas pourvus d'emplois publics rétribués, désirent s'engager dans quelque profession, art ou industrie.

6° Après examen public et solennel, il sera délivré aux élèves qui en seront jugés dignes des diplômes attestant les grades qu'ils auront obtenus.

7° Un bureau sera nommé à certaines époques fixes pour surveiller l'exécution de la loi.

8° Un fonds spécial sera créé pour les fins de la loi au moyen d'un impôt progressif sur les héritages, legs et dons ou donations entre vifs, qui, au cas de fraude, seront sujets à confiscation au profit du fonds ci-dessus.

L'adoption et l'exécution d'un tel programme n'amèneraient-elles pas une nation à utiliser toutes ses forces vives ? Comme à Athènes et à Rome, la compétence prendrait ainsi la direction du pays.

Importance du commerce, nécessité de développer le civisme des foules en leur donnant pour guides des compétences formées par une instruction appropriée, voilà déjà deux idées que nous acceptons et qui ont été exprimées il y a des années par un homme dont on oublie trop le mérite.

Ouvrons l'ouvrage d'Errol Bouchette, *L'indépendance économique du Canada français*, que l'auteur devait faire suivre d'un autre livre sur la cen-

tralisation scolaire si la mort n'était pas venue le frapper.

Certes, cet ouvrage n'a pas le poids d'un traité d'économie politique d'un Leroy-Beaulieu ou d'un Charles Gide; mais il montre bien avec quel acharnement ce penseur étudiait les questions économiques nationales. Il connaît tous les économistes, les classiques, les modernes, les contemporains; il disserte avec art et justesse sur leurs théories; il les discute tous avec maîtrise. Intéressé par l'expansion économique de l'Allemagne, dont, après tant de Français, il voudrait tirer une leçon d'énergie sinon un modèle absolu d'organisation, Bouchette, après avoir affirmé que quiconque n'exploite pas son patrimoine en sera dépossédé, nous donne une doctrine d'action qui repose sur un examen réfléchi des conditions où nous vivons. C'est, pour la première fois parmi nous, une théorie qui s'élabore, basée sur l'expérience, déjà séduisante et féconde.

Bouchette divise le territoire canadien en trois régions longitudinales, contenant des groupements de population bien distincts : la région orientale, la région centrale et la région occidentale. Les provinces de l'Ile du Prince-Édouard, de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et de Québec constituent la région orientale avec une superficie de 1,258,431 milles carrés, une population de lan-

gue française de 1,462,955 et une population de langue anglaise ou étrangère de 1,079,871. La région a un revenu total de $392,594,685. En 1911, le Canada avait une population de 7 millions, dont 4,500,000 parlant la langue anglaise, et 2 millions parlant le français. Les richesses minières, agricoles et forestières de la région orientale sont remarquables. L'agriculture est, et sera encore longtemps, notre principale source de revenu. Des 200 millions d'acres de terres arables, six pour cent seulement sont en culture. C'est donc dire qu'il y a une immensité qui reste encore à cultiver, des Apalaches à la baie James.

Mais l'agriculture a une protectrice qu'il est plus important de garder car, sans elle, la culture deviendrait impossible : la forêt. L'agriculture est intéressée à sa permanence au même titre que l'industrie, et nous conserverons nos champs aussi longtemps seulement qu'existeront nos bois. « Au Canada comme en Russie, écrit Bouchette en s'appuyant sur le témoignage de M. Mélard, un expert en culture forestière, la prospérité agricole est intimement liée à la présence de grands massifs boisés destinés à arrêter les vents polaires. » Livrer notre domaine forestier à l'étranger est, pour Bouchette comme pour Parent, un suicide national. C'est livrer notre pays tout entier. Cette question est

pour nous d'une extrême gravité. Faire disparaître les forêts de la province de Québec ce serait en faire disparaître l'agriculture. Mais, objectera-t-on, il est impossible de faire disparaître nos forêts : il y a tellement de bois que l'exploitation intensive n'y parviendra jamais. Erreur profonde. Nous devons veiller à la conservation de nos forêts majestueuses, nous devons voir à ce qu'elles soient exploitées intelligemment. C'est un devoir pour tous de prendre un intérêt constant dans la sauvegarde de ce domaine national, parce que la loi est souvent impuissante. Il ne faut pas que cette richesse nous soit ravie par un vandalisme barbare et assoiffé d'or.

Comme Étienne Parent, Bouchette est intéressé à l'école. Écrivant à une époque plus avancée en civilisation, il se rend compte de la nécessité où nous sommes de rendre l'enseignement plus pratique afin de nous constituer un indispensable instrument de succès. Il pose ce principe : « Si la progression numérique est un facteur important dans l'économie d'un peuple, le degré d'instruction ne l'est pas moins. Plus un peuple est instruit, nous entendons par là la véritable instruction qui comporte aussi l'éducation, plus il lit et plus il pense ; en pensant il se civilise et il arrive rapidement à désirer et à obtenir par le travail et par l'effort les

qualités sociales et économiques qui sont nécessaires à son progrès. »

Quoique les statistiques des deux derniers recensements aient montré la province de Québec sous un jour un peu faux, il n'en est pas moins vrai que l'instruction pourrait être dispensée plus libéralement. Il nous faut cependant beaucoup d'hommes dont les regards doivent s'élever pour découvrir à l'horizon des champs d'action ouverts à leur activité et à leur talent. Les collèges classiques nous ont donné jusqu'à présent des éléments qui ont fait notre force dans les luttes passées; aujourd'hui, les besoins se multiplient et se diversifient sans cesse, il nous faut édifier et améliorer davantage; les luttes économiques étant venues s'ajouter aux luttes politiques, il faut des soldats entraînés pour tous les combats. Loin de détruire ce que nous avons, perfectionnons sans cesse; car nous avons de nouvelles directions à donner à notre jeunesse.

Un demi-million de Canadiens français pourraient se livrer à l'industrie; et l'on sait combien peu l'ont tenté. Notre manque de développement industriel nous sera fatal, et, sous ce rapport, la population anglaise nous surpasse qui alimente son capital et augmente son nombre en s'adressant à l'Angleterre ou aux États-Unis; tandis que notre imprévoyance nous a fait perdre un million des nôtres qui sont

allés s'installer chez nos voisins, la vie leur étant devenue impossible au milieu des plus abondantes richesses naturelles. Nous souffrons encore du mal dont nous souffrions lorsque cette émigration a presque compromis notre survivance. « L'exode des habitants d'un pays jeune, peu peuplé et riche en ressources naturelles, écrit Bouchette, est la preuve certaine que ce pays souffre de quelque maladie économique très sérieuse... Les pays qui négligent de cautériser leurs plaies tombent dans l'impuissance et dans la décadence; l'esprit public disparaît, la loi devient lettre morte. » Nos qualités pour entreprendre une grande œuvre de développement industriel sont pourtant incontestables. Les preuves en sont abondantes. Nous possédons, au même degré que nos concitoyens d'origine anglaise sinon même à un degré supérieur, ce qu'il faut d'imagination saine pour entreprendre cette tâche. Les travaux primitifs exécutés par l'artisan canadien-français dans le passé, la réussite des nôtres qui ont émigré aux États-Unis sont l'indice d'aptitudes au moins égales aux races qui nous entourent. « Un peintre d'enseignes transcendant, écrit Napoléon Bourassa, après avoir peint la voiture, la maison et le portrait du curé du village, faisait aussi dans ses loisirs quelques saints pour le sanctuaire. » Gardons-nous bien de mé-

priser ou de décourager ces manifestations d'un art naissant, qui, en grandissant, nous aidera à ériger l'industrie qui nous est ouverte, celle que le génie français nous a transmise avec nos ancêtres, celle que toutes les nations du monde n'ont pas même pu approcher. L'industrie française, si différente des autres par sa finesse, nous en avons les germes en nous-mêmes, pourquoi les laisserions-nous se perdre ?

Si nous manquons d'instruction professionnelle et d'habitude des affaires, disons du moins que nous avons, malgré cela, réalisé des progrès et que nous avons pu, notamment, créer ce capital que nous croyons n'avoir pas. « Cette plainte, dit Bouchette, est devenue un cliché commode pour excuser toutes les défaillances sociales, toutes les infériorités économiques. » Les économistes en effet ont prouvé que le capital se forme par l'épargne, fruit du travail. L'épargne est trop souvent détourné de son objet, elle sert à des fins autres que celles qui nous profitent. Le capital créé par l'épargne doit rester chez nous. Elle fait partie de notre richesse; et, comme pour notre domaine, nous ne devons pas la donner aux étrangers et renoncer sans profit à un tel moyen d'assurer notre valeur. Car le développement industriel et commercial, l'organisation économique sont pour nous des gages de succès.

Dans toutes les tentatives de rapprochement des deux races qui habitent le Canada, la question du génie industriel français doit nous être un argument puissant. « L'idée d'une fusion des qualités de chaque race, nous dit Bouchette, où de part et d'autre il n'entrerait pas d'abdication, a toujours été celle que les personnes les plus éclairées de notre pays ont constamment cherché à faire prévaloir. Les hommes publics qui ont fait appel aux préjugés contraires sont bientôt rentrés dans l'obscurité. » A ce propos, signalons en passant le beau geste de M. Moore, dont le livre, *The Clash*, est venu à son heure porter un coup mortel aux fauteurs de discorde. Souhaitons l'apparition de plusieurs ouvrages comme celui-là, dont l'élévation d'esprit appelle notre admiration. Le livre de M. Moore est parvenu aux États-Unis et en France, et une traduction en sera probablement faite. Justice nous sera rendue certainement.

On comparait récemment les antennes de grande hauteur qui servent à transmettre les messages par télégraphie sans fil, à l'élévation de l'esprit qu'il faut garder lorsque deux races cherchent à se découvrir des qualités mutuelles. Ce message est parvenu à un poste en France, il sera compris. Essayons de communiquer à une même altitude avec les Anglo-Saxons du pays et nous nous entendrons.

Il faut abjurer les préjugés et le terre-à-terre. Un pas de fait par un Anglais à esprit large devrait donner l'occasion à un des nôtres d'en faire un aussi. S'il est fait sans faiblesse, il assurera davantage une entente qui est nécessaire à nos concitoyens autant qu'à nous-mêmes, car l'avancement du Canada dépend des deux éléments qui le fondent. Chaque province, il est vrai, peut travailler indépendamment des autres. Toutefois, pour que la réussite soit complète, il est préférable qu'elles se prêtent un mutuel concours, que l'industrie d'Ontario s'inspire de l'esprit artistique français, que l'industrie québecquoise emprunte quelque chose de l'esprit pratique qui distingue l'Anglo-Saxon.

Voilà, esquissées à grands traits, deux grandes figures du passé. Parent et Bouchette ont aimé leur pays. Ils en ont donné des preuves en secouant les préjugés au lieu de les flatter. En agissant ainsi, ils se sont immortalisés. Tous deux ont prêché l'action positive et basée sur des réalités. Tous deux nous ont montré notre patrimoine et nous ont dit que, pour l'exploiter, il faut se préparer par l'étude qui nourrit la volonté.

Sir Wilfrid Laurier, que la mort nous a ravi dans toute la gloire de sa carrière, a touché lui aussi, au cours de ses travaux, aux grandes questions sociales et économiques. Il a assisté et il a contribué à la

naissance de notre développement économique. En 1871, époque de début de la Confédération, le jeune député de Drummond-Arthabaska à l'Assemblée législative de la province de Québec, après avoir entendu d'abondants éloges à l'adresse du ministère, qui chantait l'allégresse et l'abondance, jette dans un premier discours un peu d'eau froide sur l'enthousiasme, et signale les faiblesses de notre vie économique. « On nous dit que nous sommes riches et prospères. Le sommes-nous réellement ? se demande-t-il... Un malaise, un état de souffrance et de langueur dénotent qu'il y a mal quelque part. Voilà la vérité ! Voilà la véritabl situation ! Aveugle qui ne la voit pas ! Coupae ble qui, la voyant, ne l'avoue pas. Il y a richesse et richesse. Tantale était riche ! Il avait toujours devant lui une table abondamment, somptueusement servie. Le malheur est qu'avec tout cela il se mourait de faim. Nous aussi, comme Tantale, il nous semble qu'une main infernale nous retire nos richesses quand nous voulons y toucher. » Sir Wilfrid Laurier suggère comme remède au mal une politique d'immigration industrielle et le perfectionnement de l'éducation. Toujours les deux mêmes idées ! « Dans un état libre tout se lie et tout s'enchaîne, la législation, le commerce, l'industrie, les arts, les sciences, les lettres sont les membres

d'un même corps : le corps social. Quand l'un des membres souffre, tout le corps s'en ressent. » L'exaltation d'un faux patriotisme lui répugne, comme à Parent et à Bouchette. « Nous ne savons, dit-il, que flatter nos préjugés et notre amour-propre. Je reconnais qu'il peut y avoir au fond de cette conduite une pensée ou plutôt un excès d'amour patriotique. Mais ce n'est pas là mon patriotisme. Mon patriotisme à moi consistera à dire à mon pays de dures vérités, qui contribueront à le réveiller de sa léthargie et à le faire entrer enfin dans la voie de la véritable prospérité... Si un peuple veut rester libre, il lui faut, comme Argus, avoir cent yeux et toujours être en éveil. S'il s'endort, s'il faiblit, chaque moment d'indolence lui coûtera une parcelle de ses droits. » Doctrine énergique, clamant l'éveil, que nous avons voulu ajouter à celle que deux penseurs, ouvriers plus modestes, avaient déjà élaborée dans la sûreté de leur réflexion.

* * *

Il ne suffit pas de prêcher l'éveil : il faut agir promptement et en temps opportun. Dans ce siècle où tout s'accomplit avec une rapidité foudroyante, il faut reconnaître les forces nouvelles et les organiser.

Voyons, après cette courte analyse de la pensée de nos aînés, ce que le présent offre à nos énergies.

Nous avançons plus rapidement depuis quelques années. L'agriculture a fait l'objet d'une bienveillante sollicitude. Nous sommes en droit d'attendre d'elle une transformation dans les procédés de culture. Déjà des agronomes parcourent nos campagnes et suscitent des initiatives jusque là ignorées. La culture intelligente et rationnelle s'implante. Le sol épuisé est enrichi par des engrais appropriés, grâce aux enseignements pratiques donnés à travers la Province. L'industrie agricole s'organise, les champs désertés redeviennent plus attrayants, le cultivateur ressent le besoin de s'instruire pour mieux produire; et, pour peu que nous sachions répandre la science agricole et l'idée de l'association coopérative dans le domaine de l'agriculture, nous conserverons une première force qui nous est nécessaire.

L'industrie s'est aussi tournée vers l'enseignement professionnel. Les écoles techniques forment des artisans habiles, qui seront les chefs de demain. Pour qu'ils nous soient conservés, il nous faut les garder dans l'industrie canadienne française que nous alimenterons de capital canadien français. Le capital est nécessaire à l'industrie et à l'agriculture, pour qu'elles grandissent et que chacune d'elles

atteigne son épanouissement. Nous avons dit, il y a un instant, que l'épargne ne sert pas son propre maître, qu'elle ne prend pas le chemin que nous voulons lui voir prendre. Cette force pourrait pourtant doubler nos banques, dont les financiers du monde entier admirent le fonctionnement. La puissance et le prestige des banques secondent et protègent le grand commerce et la grande industrie.

Mais c'est parce que ces sphères nous sont moins accessibles qu'il faut développer une autre force, que j'appellerai la force intermédiaire, celle qui nous ouvrira définitivement et plus grandes les portes du commerce et de l'industrie, la force qui a permis à l'Allemagne d'atteindre en un demi-siècle le rang d'une nation industrielle de premier ordre : le crédit coopératif. L'Allemagne d'il y a cinquante ans a compris que, pour prendre place à côté de ses concurrents, il lui fallait le capital, et que le capital ne pouvait pas lui être fourni rapidement autrement que par l'épargne et les établissements de crédit collectif populaire. Elle a mis au service des petits patrons, commerçants et artisans, le crédit à long terme secouru par l'État. L'Allemagne et l'Italie ont poussé jusqu'à une limite incroyable le développement du crédit populaire avec des résultats merveilleux.

Les banques coopératives allemandes sont constituées pour la plupart sur type Raiffesen-Durand ou sur le type Schulze-Delitzch. En 1914, il y avait 17,000 banques coopératives avec un effectif de 2 millions et demi de membres, parmi lesquelles les banques rurales dominaient, il est vrai, mais dont 2,000 assuraient le crédit coopératif urbain. Cette puissance de l'Allemagne fut un des principaux facteurs de son organisation économique et sociale. On l'a très bien compris en France, où plusieurs observateurs ont déploré le peu d'extension de ce moyen de crédit. Le caractère français n'a guère de penchants pour l'association; et c'est un des traits qui nous est resté. Dans la guerre, l'initiative est une qualité. Le soldat légendaire de la France a accompli des prodiges, parce qu'il a su obéir à la spontanéité de son caractère. Mais dans la paix, où l'esprit a le temps de mûrir un plan d'attaque ou de défense, l'association est nécessaire parce que la répercussion de manœuvres lentes ou fausses se répand sur tout l'organisme économique.

L'association dans le crédit est pour nous une chose nécessaire. Nos banques drainent l'épargne dans des régions pour la porter dans d'autres. C'est ainsi que les régions orientale et centrale alimentent la région occidentale. On pourrait obvier à cet état de chose par la création de sociétés

de crédit qui ne prêteraient que le surplus de l'épargne à l'étranger. Au point de vue social, l'association de crédit sous toutes ses formes a un effet merveilleux. Elle développe le sentiment de l'honneur. Une coopérative de crédit est une société de garantie mutuelle. Les membres participants qui contractent des obligations envers la société se font un point d'honneur de liquider ponctuellement les engagements contractés.

Si aux efforts de M. Alphonse Desjardins pour développer les caisses d'épargne dans notre pays et plus spécialement dans notre province, nous joignons l'appui de l'État, nous réaliserons plus vite l'objet qui les a fait naître. Le besoin est aussi pressant ici qu'il l'était en France avant la guerre, où le gouvernement a voté une loi qui vient en aide à des associations de crédit du même genre. Il n'est pas trop tôt, comme on le prétend souvent, pour organiser le crédit populaire. Nous vivons au vingtième siècle; et les méthodes nouvelles doivent être pour nous l'objet d'études raisonnées et pratiques, autant que pour les nations qui nous entourent et avec qui nous devons vivre.

Dans le même ordre d'idées, enfin, nous devrions créer des institutions de crédit à long terme dont les ressources résident dans les dépôts à long terme, ce qui permet de consentir des prêts immobilisés.

Ce sera un moyen sûr de créer des entreprises nouvelles ou de développer les entreprises déjà existantes. D'autre part, les banques commerciales, les grandes banques ne peuvent qu'en bénéficier : c'est à elle qu'en définitive l'expansion agricole, industrielle et commerciale profitera.

Développement rationnel de l'agriculture, formation d'une main-d'œuvre exercée, facilités de crédit assurées par l'association, est-ce tout ce que nous conseille notre époque ? Non. Il reste à donner, dans l'ordre économique, une formation appropriée à notre jeunesse, à « créer des compétences » tant réclamées par M. Montpetit et, ayant ainsi constitué une élite, à former pour l'avenir une opinion publique qui sollicite le véritable progrès.

Nous entrons dans une ère nouvelle de l'histoire, et il est nécessaire d'apercevoir la portée de la grande politique mondiale de l'après-guerre afin d'en tirer le meilleur parti. C'est pendant cette période de tâtonnement que notre politique doit être constamment en éveil pour nous donner une direction éclairée, qui nous fasse bénéficier des avantages du traité de paix et en éviter les désavantages. Comme de bons pilotes, nous devons savoir à quel vent tendre notre voile pour arriver à bon port. Il va falloir s'organiser pour produire davantage. Produire pour grandir, tel doit être notre programme.

Dieu seul connaît la durée et les conséquences de la crise suscitée par la guerre; mais l'homme a reçu de son Créateur une volonté et la faculté de penser et de coordonner ses actes selon ses besoins. Or, pour reprendre une idée ancienne d'Edmond de Nevers, l'axe des sociétés s'est déplacé, et les peuples ont à reconstruire ce qu'ils avaient pieusement érigé. La production est en déficit, à cause des nécessités de la guerre; la richesse a émigré; les nations belligérantes, ou certaines du moins, se sont appauvries. L'Europe a devant elle le spectre de la plus grande crise économique qui se soit jamais produite; et la lenteur avec laquelle elle sera liquidée cause des inquiétudes profondes à tous. Les symptômes de la crise qui s'annonce effraient les économistes et renversent bien des théories; car, ce n'est plus seulement une crise de production qui sévit mais une crise de main-d'œuvre à laquelle vient s'ajouter la crise sociale. L'oisiveté de ceux qui se récusent devant l'œuvre de reconstruction à entreprendre est un des problèmes les plus difficiles à résoudre. Croyant en voir la solution dans le partage des richesses, les bolchévistes commettent l'erreur profonde de prolonger la crise économique. La province de Québec est, fort heureusement, de par ses principes religieux, mieux que d'autres à l'abri de cette doctrine néfaste qui menace

l'Europe. C'est ce qui nous vaudra la supériorité économique si nous savons unir nos efforts dans le travail.

Il appartient à la génération qui lève de résoudre tous ces problèmes, et à la génération qui va disparaître d'enseigner à ceux qui lui succéderont les moyens les plus pratiques de continuer l'œuvre commencée. Celui qui a réussi, dans quelque domaine que ce soit, n'a pas le droit de s'isoler. Le temps est venu, dit très bien M. l'abbé Groulx, où celui qui a une idée n'a plus le droit de la garder pour lui seul. L'artiste, l'homme de profession, l'industriel, le commerçant, tous doivent à la nation de laisser avant de mourir quelqu'un pour prendre leur place. Des successeurs, voilà ce qu'il faut à notre race, pour continuer à élargir le cadre de nos activités et à multiplier notre force. Des successeurs compétents, des défenseurs d'élite, de ces hommes valeureux qui font la valeur d'une nation. Nous ignorons trop, « qu'une éducation complète et généreuse est celle qui met l'homme en état d'accomplir, avec justice, science et magnanimité, les devoirs publics et privés tant de la paix que de la guerre. » Avec Milton et Ruskin, ajoutons que, « règle générale, on paye qui nous amuse ou qui nous trompe, et non pas qui nous sert. Cinq mille livres l'an au hâbleur, vingt sous

par jour au soldat, au laboureur, au penseur c'est la règle. » Le contingent d'hommes d'une valeur morale réelle est trop peu nombreux. L'intrigue et le mensonge remplacent trop souvent l'honneur et la probité chez des hommes qui occupent des charges importantes. Voilà des forces perdues, qu'il faut remplacer par des forces nouvelles, formées au creuset de l'honneur et de la compétence. Ayons des hommes de caractère en haut, ayons-en en bas, et bientôt tous se donneront la main et s'associeront fraternellement pour élever ceux qui sont plus bas encore et assurer ainsi le bien-être et le bonheur à tous.

Cette recommandation faite par les plus éminents sociologues nous l'observerons en donnant toute notre attention aux écoles d'enseignement supérieur.

Nous avons vu que la conservation de nos forêts demande de ces hommes d'énergie pour tenir en respect ceux qui, afin de se procurer la richesse à notre détriment, sont disposés à faire un pillage méthodique de notre domaine. L'école forestière est aux aguets. Avec le concours de la population l'exploitation de nos forêts semble devoir demeurer dans les limites de la raison. Les compétences pour le commerce et l'industrie, nous les trouverons dans les écoles techniques et à l'École des Hautes Études Commerciales. Si les louanges

sont un stimulant parfois nécessaire, n'est-ce pas justice que d'en adresser au gouvernement provincial qui a su mettre à la tête de ces institutions des hommes dont le zèle et le travail en a assuré le succès ? Les noms de Préfontaine et de DeSerres resteront associés à ces deux grandes écoles d'enseignement professionnel.

Les méthodes de l'Allemagne, incomprises avant la guerre, ont fait le sujet d'observations sérieuses en France et ailleurs, de la part d'hommes soucieux de maintenir leur pays à un rang supérieur au point de vue économique. Comme le fait justement remarquer M. Henry Laureys en analysant l'ouvrage d'Émile Paris *Pour devenir commerçant*, « tous sont unanimes à proclamer que, sans une très solide formation intellectuelle, il ne faut plus désormais espérer un avenir brillant dans les affaires pas plus que dans les autres carrières. »

Ceci m'amène à vous parler d'une institution qui m'est chère. Au mois d'octobre 1910, trois ans après sa fondation, l'École des Hautes Études Commerciales ouvrait ses portes. La construction n'était pas complètement terminée. Après quelques années passées dans les affaires, sentant le besoin d'acquérir la connaissance de sciences commerciales comme la chimie industrielle, la comptabilité supérieure, l'économie politique, la géogra-

phie économique, les mathématiques financières, j'allai m'inscrire. L'assistance aux cours eut pour effet d'affermir ma détermination. Il nous a fallu, pendant quelque temps, escalader des échafaudages pour atteindre l'unique salle propre à recevoir les élèves. Au milieu du fracas des marteaux, du bruit causé par le va-et-vient des ouvriers, la première leçon fut donnée par un jeune professeur Canadien français récemment revenu d'Europe, licencié de l'École des Sciences Politiques de Paris. Le premier cours d'économie politique, science de l'avenir, qui ait été donné à des étudiants canadiens français le fut à l'École des Hautes Études Commerciales par un homme qui n'a pas cessé depuis de répandre le goût de l'étude et l'exemple du travail : M. Édouard Montpetit, le distingué président de cette soirée.

Plus tard, un représentant de l'héroïque Belgique ancien élève et professeur de l'université martyre de Louvain, ayant parcouru plusieurs fois le monde entier, ayant accumulé ainsi une vaste connaissance de la géographie économique des pays civilisés des deux hémisphères, homme d'énergie et travailleur infatigable, vint nous faire bénéficier des leçons de son expérience et de sa science. Belge d'origine, il est canadien de cœur. Il se dévoue à la diffusion de l'enseignement commercial et industriel dans la

province de Québec. L'École des Hautes Études Commerciales inaugurera l'an prochain des cours du soir et ouvrira les portes d'un musée commercial et industriel organisé grâce aux soins incessants de M. Henry Laureys. Ces cours du soir seront un appoint précieux pour ceux qui désirent parfaire certaines études. Le musée commercial et industriel, auquel un bureau de renseignements sera adjoint, est indispensable à notre commerce et à notre industrie.

M. Léon Lorrain disait, dans une conférence faite devant les membres de l'*Action française*, que le programme du gouvernement canadien, qui comporte la construction d'une flotte marchande, devra faire rayonner notre commerce sur toutes les parties accessibles de la terre : « nous traiterons directement avec tous les pays susceptibles d'acheter nos produits et de nous vendre les leurs. » Pour cela, on aura besoin des compétences les plus diverses. Et, encore une fois, c'est à l'École des Hautes Études Commerciales qu'elles seront formées.

Le mot d'ordre est donc donné. Même si la nationalité canadienne-française avait le capital nécessaire à son développement économique, et des écoles d'enseignement supérieur pour recevoir et développer tous les talents qu'elle compte, il lui

resterait encore à orienter ses efforts vers un même but : la conquête de la supériorité économique. Il nous faut grandir ou mourir. Que les penseurs, les philosophes et les économistes canadiens s'arment de volonté et de courage : le moment de l'effort décisif est venu. Nous avons une génération prête à le tenter. Nous avons quelqu'un pour surveiller l'agriculture et la forêt, nous avons des hommes pour propager le commerce et l'industrie. Associons le patriotisme à toutes ces forces et nous mènerons à bonne fin nos propres entreprises. Assez d'industries, sitôt créées par les nôtres, ont passé aux mains du capital étranger par le jeu du capital collectif des compagnies à fonds social. Puissent nos industries, nos institutions financières et commerciales, jalousement conservées pour nous, grandir par nous et passer par succession à des Canadiens français.

Le projet d'Étienne Parent, pour ce qui est de l'instruction, est en partie réalisé. Celui d'Errol Bouchette, pour ce qui touche à l'industrie et au commerce, doit l'être aussi. Emparons-nous des industries par tous les moyens que nous mettrons à notre disposition. Associons nos efforts, honorons ceux qui nous servent. Ne voyons pas dans les enseignements de nos penseurs, de nos philosophes et de nos économistes, que des paroles et des phra-

ses. Mettons en pratique ce qu'ils nous prêchent. Ils ne peuvent pas mettre en marche à eux seuls la grande machine sociale et économique; ils ont besoin de notre appui et de nos encouragements. Ils ont à cœur de s'adjoindre des énergies et de laisser des successeurs.

Il faut grandir, parce qu'à nos portes sont les agresseurs qui épient nos mouvements, pèsent nos démarches, évaluent nos efforts et enregistrent nos faiblesses; parce que, pour suivre la marche toujours ascendante du progrès de notre siècle, il nous faut combattre l'indifférence et secouer les énergies. Grandissons dans le travail, dans l'association des efforts, dans l'instruction, ce sont des forces nécessaires à notre génération. Notre vie économique et sociale est le prix d'une lutte incessante et vigoureuse. Si la génération actuelle n'atteint pas les sommets, ce sera pour la suivante, mais il faut nous élever davantage. On ne meurt que quand on renonce à la vie, a dit Goethe, on vit tant que l'on peut vivre. Au point de vue économique, c'est une grande vérité. Ayons un état-major d'élite en qui nous pourrons avoir confiance. Plus de défaillances ni de faiblesses. Ayons cette volonté de puissance en nous-mêmes, c'est ce qui nous vaudra le renom et le succès. Et, quoique cette conférence ait pour objet une étude économique,

permettez-moi de finir par les vers d'un poète qui prêche l'idéal et l'action :

« Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent, ce sont
« Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
« Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cîme,
« Ceux qui marchent pensifs épris d'un but sublime,
« Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
« Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour. »

Lucien FAVREAU,

Professeur à l'Ecole des Hautes Etudes.

Allocution

En 1910, l'École des Hautes Études ouvrait ses portes. L'édifice n'était pas achevé. Je donnai la première leçon au bruit des marteaux, dans une salle où l'on accédait par un escalier à peine terminée. L'œuvre nouvelle nous donnait du courage. Vingt-six élèves écoutaient, intéressés, semblait-il, la définition de l'Économie politique.

M. Lucien Favreau était parmi eux, inscrit l'un des premiers. Diplômé de l'École après quelques années, il nous a donné cette consolation de réussir. Il est maintenant notre collègue. Il a bien voulu ne pas oublier les sciences économiques; et c'est aux *forces nouvelles* comme il les appelle, aux moyens de développer notre puissance matérielle qu'il a consacré sa première conférence.

Chaque génération reçoit une tâche en partage. Nos pères, vaincus sur le champ de bataille, ont triomphé à la tribune et reconquis leur liberté. Il nous reste à sauvegarder les traditions qu'ils nous ont transmises, dans un monde profondément différent de celui où ils ont vécu .L'industrialisme produit chez nous ses conséquences. On peut

discuter ses mérites; on aurait tort de ne pas chercher à utiliser les énergies qu'il suscite.

Ce sont les conclusions de M. Favreau. Il a résumé les enseignements du passé. Les voix qu'il fait revivre, les noms qu'il redit — Étienne Parent, Errol Bouchette — confirment l'espoir qu'il exprime. La richesse qu'il réclame n'est pourtant pas l'unique préoccupation. Il se garde de la confondre avec l'or et d'en faire un but. La richesse est un moyen que nous ne voulons pas dédaigner. Nous pouvons fonder une nation forte, hardie, généreuse, restée fidèle à l'intelligence, préoccupée des satisfactions morales. Longtemps accusée de matérialisme, l'Économie politique, comme l'affirme avec éclat Charles Gide, doit tendre vers l'idéal et donner au monde le temps de penser et la consolation de vivre.

Édouard MONTPETIT.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

SALLE SAINT-SULPICE
Le vendredi soir 9 mai 1919

Notre Histoire

M. le Président,[1]

Monseigneur,

Mesdames, Messieurs,

Dans une récente polémique entre l'organe d'une association bien connue et le journal officiel d'une Fédération non moins connue,[2] on a débattu la question de l'intellectualisme de notre jeunesse universitaire.

Si je rappelle cet incident, ce n'est pas dans le but de soulever de nouvelles Catillinaires; oh, non ! Dieu m'en garde ! Nous sommes trop peu nombreux et encore bien jeunes pour être les défenseurs inhabiles d'une si glorieuse et si vivante institution. Nous n'avons pas assez le « culte et la passion du savoir révélateur » pour nous compter parmi les disciples de l'Association mentionnée. Je ne désire que relever un des points du débat.

[1] M. l'abbé Lionel Groulx.
Mgr Georges Gauthier.

[2] *Le Semeur*, organe de l'A. C. J. C. et *Le Quartier Latin*, organe de la Fédération Universitaire.

On accusait la jeunesse universitaire d'ignorer notre histoire. Ce reproche est-il mérité ? Je n'hésite pas à répondre : Oui ! Cependant n'aurait-il pas été plus vrai, à mon avis, d'étendre ce reproche et d'affirmer que toute notre jeunesse et même notre race entière vit sans connaître les principaux événements de nos annales. Le peu de connaissances que nous en possédons ne consiste qu'en une sèche chronologie où la mentalité de nos aïeux n'a aucune place. Ne sommes-nous pas un peuple de déracinés guidé par un atavisme sans cesse faiblissant ?

Le patriotisme qui prend sa source dans la connaissance de ce que furent nos pères nous fait défaut. Chez la jeunesse, il s'exhale en phrases sonores : dans la vie, le premier coup de vent *a bientôt fait de tout* emporter, Pour terminer son enquête, l'Association a donc cru à propos de choisir l'Histoire.

Le domaine historique est si vaste qu'il touche à toutes les questions et fournit une ample matière d'étude, un sujet de profonde méditation. Personne, commerçant, industriel, avocat ou médecin, n'a le droit de s'en désintéresser.

L'étude de notre histoire doit cesser d'être théorique et froide pour nous fournir des motifs d'action, des aperçus sur la mentalité de nos aïeux, une

compréhension plus raisonnée de ce que nous fûmes et de ce que nous sommes.

Parmi les quelques jeunes, qui à la suite de M. l'abbé Groulx, ont abordé les recherches historiques, M. Léon-Mercier Gouin s'est fait remarquer par ses travaux sur : « Le Régime fédératif — Nos amitiés ontariennes et Pierre Bédard. »

Malgré ses occupations, M. Gouin travaille à l'œuvre commune en mettant en lumière quelques points obscurs de notre Histoire. Il était tout désigné pour vous entretenir ce soir de « La voix du Passé ».

L'Association m'a prié de me faire son interpète auprès des personnes qui ont encouragé son initiative. Elle remercie tout d'abord celles qui, par leur générosité, ont permis à nos conférences d'avoir lieu; celles qui, ensuite, ont bien voulu guider notre inexpérience, en particulier, M. Montpetit, M. l'abbé Maurault; enfin, le public qui a témoigné un intérêt soutenu à notre mouvement.

Nous espérons pouvoir continuer notre effort l'an prochain en jetant les bases d'une société, qui aura, souhaitons-le, une longue et fructueuse existence.

Anatole Désy,

Secrétaire de l'Association des E. E. S. C.

LA VOIX DU PASSÉ

L'an dernier, une publication dont le titre seul est déjà tout un programme d'action, une revue bien française dont le nom même est tout claironnant de fierté, de patriotisme et d'énergie : l'*Action française* nous a donné un palpitant inventaire des richesses morales de notre race. Avec infiniment de raison, le vaillant organe de la Ligue des Droits du Français a placé au nombre de nos forces nationales : *Notre histoire,* cette grande voix du passé qui survit en nous et qui vibre encore dans chaque battement de notre cœur. Nos annales sublimes constituent la base sacrée, vivante et essentielle de notre patriotisme.

De notre épopée nationale, il se dégage en effet une leçon féconde et indispensable de courage, d'abnégation et d'esprit civique. Le livre héroïque de notre genèse est comme une réserve vive d'énergie accumulée par nos ancêtres. Il renferme un intarissable capital d'héroïsme, d'endurance et de modération. Là, nous trouverons le fondement de notre unité canadienne. Si nous ne tenons pas compte des leçons d'hier et de jadis, nous ne pourrons ni grandir, ni même survivre.

Hâtons-nous d'ajouter que l'étude de notre passé est aussi captivante qu'utile. Dieu merci ! notre histoire n'est nullement une science froide et laborieuse. Ce n'est nullement une déesse funèbre, raide et anguleuse, assise sur un tombeau glacé. Tout au contraire, c'est la réincarnation réelle et intégrale des jours glorieux et tragiques qui voient naître et « pousser » notre nationalité. Résurrection totale de l'idéal religieux et patriotique de nos grands devanciers, de leurs luttes âpres et de leur triomphante survivance, notre histoire est comme la conscience collective de nos morts. C'est l'âme des aïeux qui se superpose à la nôtre et qui inconsciemment nous guide vers nos destinées éternelles.

Cette voix du passé, en écoutons-nous les accents maternels avec recueillement, avec piété ? Nous devrions être avides de cet enseignement profond qui monte de notre terroir comme les géants de nos érablières et qui nous lie aux générations disparues en nous enracinant pour toujours dans le sol ancestral. Hélas ! à cette « *Leçon des Érables* » que nous a si admirablement chanté M. l'abbé Groulx, nous ne prêtons qu'une oreille distraite, nous n'accordons qu'une attention éphémère. Dès la première ligne de son bel article sur « *Notre Histoire*, l'exquis poète des « Repaillages » cons-

tatait l'amère saveur de vérité que garde encore après trente-cinq ans cette expression, combien trop juste malheureusement, *d'écrin de perles ignorées* que Louis Fréchette a créée en 1883 pour désigner la miraculeuse légende de notre peuple. Nous possédons, dans ses pages empoignantes et si chrétiennes, le plus sûr moyen de notre survivance. De fait, constate M. Groulx, nous administrons mal notre patrimoine moral et nous laissons inutilisée notre meilleure arme de salut. Ingrats, nous délaissons les « tombeaux où sommeille la gloire. »

Pourtant, notre histoire renferme des leçons que nul n'a le droit d'ignorer. C'est pour chacun de nous une impérieuse nécessité de s'imprégner de son esprit vivifiant. Nous reculons trop facilement devant cet irrécusable devoir. Quelques bribes éparses, quelques réminiscences vagues de nos manuels scolaires suffisent à la plupart. Cette apathie est lamentable : elle est sans excuse. Les causes en sont multiples et complexes.

Tout d'abord, il faut bien l'avouer, nous avons naturellement horreur de tout effort intellectuel, nous éprouvons une crainte instinctive de l'étude. Satisfaits de nous-mêmes, nous nous complaisons habituellement dans une douce et béate tranquillité. Cette torpeur, pardon « ce quiétisme » est du reste

bien explicable et tout à fait humain. Il est clair cependant qu'en de telles conditions les recherches historiques ne trouvent guère d'adeptes parmi nous. Quelques dilettantes attirés par le panache romantique de certaines époques lisent parfois les chroniques du grand siècle ou feuillettent l'épopée napoléonnienne. Ces lectures sont en elles-mêmes louables et intéressantes. Malheureusement, elles sont faites sans méthode aucune et sans suite. Surtout, on n'y tient nul compte du point de vue canadien. On ne ramène point les leçons qui s'en dégagent à notre pays. On ne les applique point à notre situation particulière. En un mot, on ne prend pas comme principe dirigeant un patriotisme ardent et raisonné.

A quoi tout cela tient-il donc ? N'avons-nous pour notre patrie que des élans oratoires et des sursauts de Saint-Jean-Baptiste ? L'âme canadienne est encore trop neuve pour inspirer à la masse de nos populations un amour enthousiaste.

Trop fréquemment, croyons-nous, notre patriotisme se contente de quelques formules pompeuses et vides, de quelques clichés déclamatoires. Oublieux de nos devoirs, nous préférons, au culte nécessaire du passé, des plaisirs faciles ou des ambitions égoïstes. Nous n'aimons pas assez notre patrie pour lui faire le sacrifice minime de quelques instants de

travail. N'oublions pas pourtant qu'en soi l'étude de l'histoire ne constitue pas une vocation spéciale, restreinte à quelques privilégiés. Elle fait appel à tous. Elle suppose simplement comme condition préalable un sens patriotique précis et actif.

C'est avec son cœur de patriote que Garneau a produit son œuvre immortelle. Courageusement, il s'est enfermé dans la solitude de son humble bibliothèque. A la lumière studieuse de sa lampe il a composé à Québec même, tout près des remparts aux pierres inspiratrices, ces pages vibrantes qui nous font tour à tour frissonner d'enthousiasme et pleurer d'un orgueil ému. On a évoqué un jour d'exquise manière le souvenir de cette clarté symbolique qui chaque nuit brillait rue Ferland à la fenêtre de François-Xavier Garneau. Il y avait là une initiative précieuse dont nous pouvions profiter abondamment. Nous n'avions qu'à prendre ce livre de vie nationale, nous n'avions qu'à lire. « Tolle et lege », nous disait l'ange qui veille sur nos destinées. Nous sommes restés sourds et aveugles. Nous ne nous sommes pas imprégnés des travaux de Garneau, de Ferland et de leurs successeurs, tels MM. Sulte, DeCelles, Chapais, Roy.. Nous n'avons point cherché à leur suite à posséder la vérité historique, à bénéficier des leçons de la Providence. De préférence, nous avons professé

en guise de Credo national une sentimentalité vague et inactive, trop souvent entachée d'ailleurs de préjugés inutiles.

Pourquoi cette abstention regrettable ? Pourquoi ce manque d'énergie en face de nos obligations les plus pressantes ? On en trouve la cause toute indiquée dans l'imprécision même de notre patriotisme. Le motif déterminant qui pousse les peuples à gravir les cimes de la science pour aller courageusement s'abreuver aux sources vivifiantes de l'histoire, c'est le patriotisme. L'étoile miraculeuse qui les guide tels des pèlerins d'amour, dans ses ascensions souvent pénibles, c'est un attachement passionné pour leur patrie, une fierté toute filiale des origines ancestrales.

Où en sommes-nous au juste à ce sujet ? Notre petite famille canadienne-française compte au moins trois millions d'enfants. Notre domaine patrimonial couvre la moitié d'un continent. Gratifiés par la prodigalité plutôt alarmante de nos orateurs de plusieurs mères-patries et d'innombrables surpatries, n'avons-nous pas tout de même une patrie pour tout de bon ? J'effleure, je le sais, un sujet périlleux entre tous. Aussi, je m'arrête. Au lieu de nous ingénier selon une antique et criminelle manie, à créer entre nous de fratricides haines, nous devrions, il me semble, nous efforcer enfin d'aplanir

nos divergences de vues, d'oublier nos dissensions politiques. Accordons-nous au moins sur quelques principes essentiels. Avant qu'il ne soit irrémédiablement trop tard, cherchons tous ensemble une base commune d'action nationale. Cette pensée me rapproche de tous les esprits sincères, quelle que soit leur allégeance de parti. Elle me permet de collaborer incidemment, selon mes humbles moyens, avec tous ceux qui comprennent la gravité de l'heure présente et qui acceptent cordialement la bonne volonté d'un adversaire quand il s'agit de la cause sacrée de notre nationalité canadienne-française et de notre unité canadienne. Je n'ose vraiment insister davantage.

Au lieu de continuer notre examen de conscience, je vais *très charitablement* confesser maintenant nos compatriotes de langue anglaise. Comme on le sait, pour certains Anglo-Canadiens, la patrie, c'est d'abord leur pays d'autrefois : L'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Le Canada n'occupe dans leur cœur qu'une place secondaire. Ce sentiment, je dois cependant l'ajouter, n'a rien qui me scandalise personnellement. Il s'explique d'autant plus facilement, il me semble, que notre cas est à peu près identique. M. Groulx lui-même reproche« à tout une portion de nos écrivains et de nos artistes d'avoir presque répudié leur patrie nationale » en

faveur de la France. Ajoutons pour rassurer les ultra-loyalistes que ce colonialisme français, s'il existe encore chez quelques-uns des nôtres, ne constitue nullement un acte de trahison envers qui que ce soit.

Ainsi donc, nous sommes un peu mêlés et tâtonnants quand nous voulons préciser nos notions patriotiques. Cela se comprend aisément. Notre unité nationale a une existence légale d'un demi-siècle seulement; l'âme canadienne est née d'hier. D'aucuns semblent encore douter de sa naissance. Aussi, la majorité de notre population, tant anglaise que française, ne réalise pas encore très nettement ce qu'est au juste notre nouvelle patrie. Elle sent de plus en plus cependant la vérité des paroles que prononçait Baldwin dès 1830. Elle comprend comme d'instinct que « *Nous sommes tous Canadiens, que comme tels nous sommes un peuple et que nous avons une patrie.* » Nous entendons monter en nous en même temps que la voix du passé les accents chaque jour plus distincts de notre nation canadienne. Cette grande âme de notre pays, plus d'un historien anglo-canadien en a subi l'emprise et a reconnu la souveraineté de ses droits. Toute une pléiade d'entre eux a continué l'œuvre des Christie et des Bourinot. C'est leur patriotisme à la fois large et précis qui leur a fait accomplir

ces travaux admirables tant par leur solide documentation que par leur belle tenue littéraire et la noblesse de leur inspiration vraiment nationale. Les grandes collections historiques, celles par exemple des « Makers of Canada », de « Canada and its Nine Provinces », des « Chronicles of Canada » et certaines monographies telles celles de MM. Boyd, Skelton et Leacock sont indispensables à quiconque veut étudier l'évolution de notre propre nationalité canadienne-française.

Profitons de ces exemples, pour acquérir, en matière patriotique, une foi raisonnée et consciente. Comme base, on pourrait avec avantage choisir l'œuvre imposante de Garneau. Sur cette fondation de tout premier ordre, s'assoiera l'édifice, humble ou magnifique, que nos moyens et nos loisirs nous permettront d'élever à la plus grande gloire de notre pays. Suivant notre spécialité, approfondissons l'aspect économique, ethnologique, constitutionnel ou sociologique de notre développement national. Notre histoire offre l'avantage unique de présenter les points de vue les plus variés, de fournir un champs de recherches également inexploré et toujours passionnément intéressant pour les observations de l'économiste et du sociologue, pour les constatations de l'étudiant en droit comparé ou en sciences politiques. Pour mon humble part,

partagé entre les études légales, économiques et sociales, j'ai été ravi en effleurant d'une main faible et maladroite ces sphères si différentes du savoir humain, de constater le caractère vraiment merveilleux de la genèse de notre race. De tout angle qu'on l'observe, notre histoire est réellement passionnante.

Tenons compte avec l'abbé Groulx des prémisses glorieuses des jours présents et comme lui nous croirons fermement que Dieu ne veut point laisser périr notre nationalité adolescente puisqu'il fit de son berceau l'un de ses plus évidents miracles. Quelle que soit notre spécialisation, ne négligeons jamais les aspects d'ensemble de notre passé. Il faut craindre l'étroitesse inévitable du spécialiste qui ne sait tenir compte que de sa spécialité. Ayons de notre passé une conception complète et impartiale.

On doit être avant tout de son pays et non pas appartenir uniquement à un parti ou à un groupe. Notre épopée canadienne, nous devons l'étudier *de notre point de vue canadien*. Pour bien comprendre nos propres antécédents, il nous faut approcher aussi (et dans le même esprit) l'histoire de France, d'Angleterre et des États-Unis. Bilingues en pratique, tout autant qu'en théorie, nous lirons dans le texte original les auteurs anglais ou américains.

Ainsi, nous saisirons plus sûrement toute leur pensée.

Je le répète une fois de plus. On ne peut développer un patriotisme vraiment canadien, on ne pourra parfaire l'unité de notre patrie que par une compréhension vraiment nationale de nos origines et de notre croissance. Pour garder nos lendemains nous devons à tout prix garder notre passé et le *continuer* sans défaillance. Avec fierté, nous voulons revivre aujourd'hui cette histoire glorieuse qui est faite du sang même de nos martyrs, des larmes chrétiennes de tous ceux des nôtres qui ont souffert, des sourires exquis de nos aïeules, de l'héroïsme de tous nos ascendants. Ils ont lutté, ils ont duré !

Comme un firmament tout constellé, la nuit du passé nous apparaît toute diamentée d'étoiles souriantes. Ces étoiles, rosée sacrée, ce sont les pleurs qu'avec une résignation confiante, les grands ancêtres ont versés pour nous. Ils ont duré coûte que coûte. A nous de durer, comme eux ballottés par la tourmente de nos discordes, perdus parfois dans l'obscurité des lendemains hypothétiques, comme les pilotes malouins, levons la tête. Cherchons au ciel de notre antique épopée, l'astre infaillible qui guidera vers l'avenir notre course victorieuse. Suivons et écoutons la voix du passé.

Comme Maria Chapdelaine, l'héroïne saguenayenne de Louis Hémon, écoutons cette voix plus grande que les autres qui s'élève dans le silence, cette voix du pays de Québec qui est moitié un chant de femme, et moitié un sermon de prêtre. « Elle vient comme un son de cloche, comme la clameur des orgues dans les églises, comme une complainte naïve, comme un cri perçant et prolongé. Elle dit la voix d'un pays neuf où une race ancienne a retrouvé son adolescence, elle dit : Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés. Ceux qui nous ont menés ici, pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrin. Car, s'il est vrai que nous n'avons guère appris, assurément nous n'avons rien oublié. Nous avons emporté d'outre-mer nos prières et nos chansons; elles sont toujours les mêmes. Nous avions emporté dans nos poitrines le cœur des hommes de notre pays, vaillant et vif, aussi prompt à la pitié qu'au rire, le plus humain de tous les cœurs humains; il n'a pas changé. Au pays de Québec, rien n'a changé. Rien ne changera, parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là : persister, nous maintenir. *Et nous nous sommes maintenus*, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore, le monde se tourne vers nous

et dise : Ces gens-là, sont d'une race qui ne sait pas mourir. »

Écoutons-là toujours cette voix du passé afin que jamais elle ne s'éteigne. « Au pays de Québec, rien ne doit mourir. Rien ne doit changer. Nous sommes un témoignage, une vivante preuve de l'endurance française, un rameau vivace de la France éternelle. » Prouvons par notre supériorité morale et intellectuelle, que nous avons aussi hérité de l'âme et du génie de notre mère.

Léon-Mercier Gouin,

Avocat.

Allocution

Quel gage meilleur de notre survivance que d'entendre la voix du passé nous revenir et nous parler ainsi avec une voix de jeune.

M. Léon-Mercier Gouin est de ceux pour qui un grand nom n'impose que plus de devoirs et pour qui le talent n'existe que pour commander le travail.

Je ne retiens qu'une chose de sa conférence : et c'est la nécessité de l'histoire pour s'adapter à son temps et à son milieu, pour entrer dans l'ordre de la tradition et continuer le passé en préparant l'avenir. Aujourd'hui, quand j'écoute autour de moi, les confidences des jeunes hommes qui viennent après nous, celle surtout de l'admirable jeunesses des Hautes Études qui commence à nous faire entrevoir son prochain rôle directeur, je crois saisir de nobles et franches aspirations, mêlées peut-être de légères imprécisions mais soutenues d'une volonté ardente de trouver la lumière et de la servir.

Cette orientation qu'elle cherche, notre jeunesse la trouvera d'abord dans sa foi, pourvu qu'elle

laisse briller ce flambeau au sommet de son âme, lumière très haute qui éclaire les choses par le sommet, révèle le prix et le devoir de la vie, marque la place de l'homme et des choses dans un ordre souverain.

Cette orientation elle la trouvera aussi dans l'étude de notre histoire. Il faut de la continuité dans la vie d'un peuple comme dans la vie de l'individu. On ne fait rien de grand, en séparant, en isolant ses actions, en jetant son mot comme un désordre, comme une cacaphonie, dans la phrase inachevée des aïeux. Étudiez l'histoire, mes jeunes amis, elle vous apprendra que les races les plus prospères, les plus fortes, les plus imprenables, sont celles qui se laissent gouverner par leurs morts, surtout quand ces morts avaient attaché les destinées de leur patrie aux saines traditions.

Me trouverez-vous exclusif, charlatan de panacée ? Non, je ne prétends point que l'histoire suffise à tout ; je soutiens seulement que l'étude en est indispensable pour quiconque veut agir avec intelligence et bienveillance sur son pays. Et pour le soutenir, j'ai l'autorité d'un écrivain français, vigoureux esprit, M. Victor Giraud : « L'histoire est une chose vivante, a-t-il écrit, et elle est maîtresse d'action. En nous mettant en rapport avec ceux qui nous ont précédés dans la vie, elle

nous est un moyen, non seulement d'élargir notre expérience et de communier, pour ainsi dire, avec toute l'humanité disparue; elle éclaire le présent par le passé; elle nous permet de choisir en toute connaissance de cause le camp où nous voulons combattre; bref, elle nous aide à prendre conscience de nous-mêmes, elle oriente notre effort individuel; elle rattache notre personnalité éphémère à celle de tous ceux qui ont, avant nous, défendu les mêmes causes et livré le même combat. A ce titre, elle est la plus précieuse des disciplines et le plus nécessaire des enseignements. Et si l'on veut essayer de voir clair dans la nuit où nous nous débattons, c'est à elle qu'il faut demander des lumières, des leçons et des conseils. »

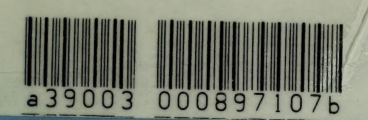
Jeunes gens de chez nous, continuez de chercher ardemment les hautes lumières. Et quand vous les possèderez, tenez les fermes dans vos mains. Vous apprendrez qu'il faut du temps et beaucoup de labeur ici-bas pour accomplir une œuvre même modeste mais la jeunesse intelligente et persévérante finit par être la force et le triomphe.

Si vous rencontrez beaucoup d'apathie, « si vos aînés, vous dirai-je comme Étienne Parent à la jeunesse de son temps, vous refusent le tribut de quelques-unes de leurs veilles, si, par indifférence, ou à cause de leurs occupations, ils ne veulent ou ne

peuvent venir éclairer, diriger, encourager, stimuler vos travaux; eh bien, travaillez seuls — ce que vous avez déjà fait n'a pas manqué, je vous l'assure, de faire battre le cœur de la patrie, de joie, d'orgueil et d'espérance. » Si vous êtes tentés parfois de désespérer de l'avenir, songez aux ancêtres qui ont légué à leurs fils la moisson de la victoire. Vous relirez, dans les Châtiments de Victor Hugo, l'histoire d'un certain Josué nargué, autour des murs de Jéricho, par toutes les moqueries et toutes les indifférences; et retenez bien les derniers mots de son histoire :

« A la septième fois les murailles tombèrent. »

Lionel Groulx, *ptre.*


a39003 000897107b


CE

